



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



21/07/64

NOTICE ABRÉGÉE

SUR LA

SAINTE TUNIQUE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAR M. L.-F. GUÉRIN

Membre de l'Académie de la Religion catholique de Rome,
de l'Académie de Reims,

Rédacteur en chef du *Mémorial catholique*, etc.

Pallium laudis!

(Isaïe, LXI, 3.)

PARIS

LIBRAIRIE H. VRAYET DE SURCY

19, RUE DE SÈVRES, 19

ET A LA SACRISTIE A ARGENTEUIL, PRÈS PARIS

—
1864

NOTICE ABRÉGÉE
SUR
LA SAINTE TUNIQUE
DE
NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST



Propriété. Droits de traduction et de reproduction réservés.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR LA

SAINTE TUNIQUE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAR M. L.-F. GUÉRIN

Membre de l'Académie de la religion catholique de Rome,
de l'Académie de Reims,
Rédacteur en chef du *Mémorial catholique*, etc.

Pallium laudis!

(Isaïe, Lxi, 3.)

PARIS

LIBRAIRIE H. VRAYET DE SURCY

19, RUE DE SÈVRES, 19

ET A LA SACRISTIE A ARGENTEUIL, PRÈS PARIS

—
1864



AVANT-PROPOS.

Il y a bientôt vingt ans que nous publions pour la première fois notre livre intitulé : *La sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Recherches religieuses et historiques sur cette Relique et sur le Pèlerinage d'Argenteuil*, 1 vol. in-18, 1844. La même année nous donnâmes un petit écrit ayant pour titre : *Des vêtements de Notre-Seigneur Jésus-Christ honorés dans l'Église d'Argenteuil, près Paris, et dans la cathédrale de Trèves*, in-8° ; et une 2^e édition de notre principal ouvrage paraissait dans les commencements de 1845. Dans le même temps, nous avions offert sous ce titre : *Neuvaine en l'honneur de la sainte Robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ réverée à Argenteuil*, in-18, 1844, un Opuscule de pure piété à l'usage des nombreux pèlerins qui viennent dans ce lieu béni.

Depuis cette époque, déjà si éloignée, il nous a été souvent donné de nous occuper de la précieuse Relique que l'Église d'Argenteuil a la gloire de posséder. Il n'est pas effectivement de fête en son honneur, pas de fait important intéressant son histoire, et surtout pas de grâce miraculeuse obtenue par sa vertu divine, que nous n'ayions relaté et que nous ne nous soyions fait un devoir et un bonheur de porter à la connaissance des pieux fidèles, dans diverses feuilles religieuses et principalement dans notre Revue le *Mémorial catholique*. Assurément, nous sommes loin de prétendre nous prévaloir de tout ceci ;

nous voulons seulement dire, qu'à défaut de mérite, nous avons du moins peut-être quelque droit de traiter un tel sujet et d'offrir au public chrétien un nouvel écrit sur cette Relique sacrée.

Lors de son apparition, notre grand ouvrage contenant les recherches religieuses et historiques sur la Tunique du Sauveur fut accueilli avec empressement par les âmes pieuses, et la presse catholique, de son côté, lui décerna des éloges. C'est ainsi, pour ne nommer que quelques organes de cette presse, que l'*Univers*, l'*Ami de la Religion*, le journal l'*Union*, de Rouen, et l'*Auxiliaire catholique*, que rédigeaient avec tant de science l'illustre Abbé de Solesmes, Dom Guéranger, et le regrettable abbé Sionnet, voulurent bien consacrer à notre travail des comptes rendus favorables.

En même temps, l'auteur du *Dictionnaire des Pèlerinages*, 2 vol. in-4°, insérait notre ouvrage tout entier, à l'article *Argenteuil*; l'abbé A.-F. James, dont les lettres chrétiennes et la science exégétique ont à déplorer la perte prématurée, s'en servait et en citait d'assez longs passages dans sa savante et consciencieuse édition du *Dictionnaire de la Bible*, 4 vol. in-4°, édit. Migne, pour rectifier les méprises de Dom Calmet au sujet de la sainte Tunique conservée à Argenteuil; M^{re} Mislin, Abbé mitré de Sainte-Marie-de-Deg, en Hongrie, le mentionnait dans son ouvrage si curieux et si autorisé: *Les Saints Lieux, Pèlerinage à Jérusalem*, 3 vol. in-8°; et enfin le T. R. P. Laurent Hecht, ce pieux et docte Bénédictin, aujourd'hui Abbé de la célèbre Abbaye d'Einsiedeln, en Suisse, dans son ouvrage allemand intitulé: *La sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Église paroissiale d'Argenteuil et les miracles opérés par elle, avec une histoire abrégée de la sainte Robe de*

*Trèves*¹, 4 vol. petit in-12, 1845, prenait pour base de son travail notre propre livre et daignait le citer avec faveur.

Ces marques de bienveillance nous encouragèrent, et nous nous appliquâmes, dans nos lectures et nos recherches pour divers travaux historiques, à recueillir tout ce qui pouvait intéresser l'histoire de notre glorieuse Relique, et servir la cause sainte de sa possession plusieurs fois séculaire par l'Église d'Argenteuil. Nous eûmes la satisfaction de rencontrer ainsi un assez bon nombre de matériaux et de renseignements, sans trop nous préoccuper néanmoins de savoir quand nous en trouverions l'emploi; et bien que ce moment pût être encore assez éloigné, nous n'en continuions pas moins de récolter au profit du carton ouvert aux Notes sur la sainte Tunique.

Nous en étions là quand se présenta une circonstance inattendue qui détermina la publication du présent Opuscule. En effet, l'Église d'Argenteuil, fort ancienne, n'était pas seulement devenue insuffisante pour une population qui s'est plus que doublée en quelques années, mais elle menaçait ruine, au moins en plusieurs endroits. On dut dès lors songer à en construire une nouvelle. On en jeta les fondements en 1862, et au moment même où nous traçons ces lignes, le nouveau monument, plus vaste que l'ancien et en style roman pur, touche à son achèvement. Mais, malgré d'énormes dépenses et des sacrifices de toutes sortes, on ne pourra parvenir qu'à couvrir les frais du gros œuvre, et l'on n'aura qu'un édifice nu pour recevoir et abriter la Relique sacrée de Notre-Seigneur !

Dans cette situation si pénible pour tout cœur chré-

1. Der heilige Leibrock unsers Jesu Christi in der Pfarrkirche zu Argenteuil, und die durch ihn gewirkten Wunder; nebst einer kurzen Geschichte des hl. Rockes zu Trier. Von P. Laurenz Hecht, Professor und Kapitulär des Stifts Einsiedeln 1845. Einsiedeln.

tion, le vénéré curé d'Argenteuil, M. l'abbé Millet, qui voit, par là même, disparaître tout ce qu'il a fait depuis tant d'années pour la glorification de cette Relique sainte, et à qui incombe aujourd'hui la charge peu ordinaire, mais si méritoire, de recommencer à nouveau, ce digne et zélé pasteur, disons-nous, eut la pensée de faire un Appel à la piété des fidèles pour l'ornementation de sa nouvelle église ; et, comme nous le mentionnons à la fin de ce petit livre, Dieu lui donna la consolation d'obtenir, pour cette Œuvre, la haute Approbation de son Évêque.

On voit, par ce court exposé, l'occasion et le motif du présent Opuscule. M. le Curé nous l'a demandé dans le but de l'offrir aux personnes généreuses qui voudront, pour l'amour de Jésus et de sa divine Mère Immaculée, concourir à orner le temple qui doit être désormais le Sanctuaire de la Tunique de Notre-Seigneur, et c'est ainsi que vint le moment d'utiliser les Notes dont nous avons parlé. Toutefois, comme il s'agissait surtout d'avoir un écrit assez court et qui, sans trop d'application, fit connaître comme d'un trait l'histoire de notre précieuse Relique à ceux qui l'ignoraient, nous dûmes nous borner à faire un choix dans nos matériaux amassés depuis plusieurs années, et c'est pourquoi nous publions aujourd'hui une simple *Notice abrégée*, plutôt qu'une réimpression revue et augmentée de notre ouvrage plus étendu.

Voici, du reste, la marche que nous avons suivie dans cette *Notice*. Après quelques pages sur le culte des Saintes Reliques en général, culte envisagé, non sous le rapport théologique, ce que d'autres ont fait mieux que nous ne pourrions l'entreprendre¹, mais uniquement au

1. Depuis le saint Concile de Trente, qui a fixé la doctrine à cet égard (*Conc. Trid.*, sess. xxv, de l'*Invocation des Saints*, etc.), assez

point de vue du sentiment, nous nous attachons à suivre, chronologiquement et sans discussion polémique, l'histoire de notre Relique *insigne* et l'ensemble des faits concernant la Tradition d'Argenteuil. Cependant, tout en nous astreignant à ne pas faire de digressions qu'on pourrait appeler scientifiques, nous ne manquons pas, quand l'occasion s'en présente, d'appuyer, soit dans le texte, soit dans les *Notes*, sur la valeur des preuves de cette Tradition et sur les autorités imposantes qui la fortifient et la confirment; comme aussi nous nous efforçons d'éclaircir les quelques difficultés, plus apparentes que réelles, qui pourraient embarrasser les esprits moins réfléchis ou peu au courant des règles de la critique.

Il est peut-être utile de faire remarquer également, — ne serait-ce que pour ceux qui ont déjà notre ouvrage plus étendu, — que nous nous sommes attaché, autant que possible, à ne pas répéter ce que nous avons dit dans cet ouvrage. Sans doute le fond est le même, puisqu'il s'agit de faits historiques; mais la manière de présenter ces faits, les considérations, les arguments, sont autres. De plus, nous avons des faits et des témoignages qui ne se trouvent point dans l'ouvrage de 1845, et nous avons pu invoquer des autorités que nous n'avions pas alors; de sorte que c'est bien ici un écrit nouveau et qui, par sa forme plus rapide et plus purement historique, plaira peut-être davantage à un plus grand nombre de personnes. N'omettons pas d'ajouter que nous n'avons rien sans citer nos sources, et que nous mettons toujours le lecteur à même de contrôler nos preuves et nos rai-

d'autres, en effet, ont traité ce sujet, soit dans les ouvrages de théologie, soit dans des livres spéciaux. Parmi ces derniers, on peut consulter avec fruit et intérêt le *Traité des saintes Reliques*, par l'abbé de Cordemoy, in-12, 1719; les *Dissertations relatives à l'histoire du culte des Reliques dans l'antiquité chrétienne*, par l'abbé H. Greppo, in-8°, 1842, etc.

sons, comme on le verra par les *Notes*, peut-être bien nombreuses, placées au bas des pages.

Tel est ce nouvel Opuscule, entrepris dans l'unique but de glorifier la Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous serions heureux s'il pouvait contribuer un peu à augmenter, parmi les fidèles, la dévotion envers ce Vêtement sacré ; dévotion sainte et féconde dont il nous a été donné d'apprécier les fruits suaves dans une âme bien-aimée que Dieu a rappelée à Lui, mais qui nous reste attachée par des liens indestructibles, selon qu'il est écrit : *Fortis est ut mors dilectio*. Avec quelle foi vive, — et qu'on veuille bien nous permettre de consigner ici ce souvenir pour en bénir Dieu, — avec quelle foi vive, quelle émotion touchante, quelle joie céleste, cette douce âme reçut des mains de notre bon et vénéré Pasteur un précieux Reliquaire renfermant une parcelle de la Tunique, ouvrage des mains saintes de Marie et que porta le Sauveur ! Nous avons vu tout ce que cette dévotion, bien comprise, profondément méditée et pratiquée, *en esprit et en vérité*, communiquait de vertus héroïques, de force et de consolations, et nous nous sommes senti animé d'un plus grand désir de travailler à la répandre. Daignent donc Jésus et Marie accueillir notre bonne volonté et avoir pour agréable ce petit livre que nous déposons à leurs pieds et que, malgré ses imperfections, nous leur offrons humblement comme un nouveau gage de notre amour !

L.-F. GUÉRIN.

Argenteuil, 8 janvier 1861.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR

LA SAINTE TUNIQUE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I

On peut le dire, le culte des Reliques est dans la nature de l'homme ; il est en complète harmonie avec les besoins de son cœur, et, en ceci comme en tout le reste d'ailleurs, l'Église, en instituant ce culte, a pleinement correspondu aux sentiments les plus intimes de l'âme humaine.

N'est-ce pas pour nous, faibles mortels, un bonheur et une grande consolation de pouvoir environner de respect et d'amour les restes des êtres qui nous sont chers et qui nous ont devancés dans la vie véritable ? Leur douce et chère mémoire ne vit-elle pas toujours dans nos cœurs ? Les moindres objets qui leur ont appartenu ne sont-ils pas recueillis, conservés par nous avec tendresse, avec le

soin le plus religieux? Chacun, hélas! peut vérifier la vérité de ce que nous avançons; et ces sentiments purement naturels, mais légitimes, encouragés par l'Église, bénis de Dieu, acquièrent un degré de plus d'élévation, ou plutôt deviennent un véritable culte, lorsqu'ils s'appliquent à ceux que la sainte Église a déclarés Bienheureux.

C'est qu'en effet, — et l'on voit par là combien se touchent et se pénètrent intimement l'ordre de la nature et celui de la Grâce, — c'est qu'en effet, en même temps que nous vénérons la mémoire des Saints comme étant de nos frères, de la même nature que nous, nous les honorons à un titre particulier et supérieur; nous les honorons comme nos pères dans la foi, comme nos modèles, et leurs restes sont pour nous, selon la remarque de Saint Jean Chrysostome, *des excitants qui nous rappellent sans cesse la matière d'une sublime Philosophie*¹: ils nous font penser incessamment au bonheur ineffable que les Saints ont acquis par leurs vertus et leurs travaux et qui doit être l'unique objet de nos désirs.

Mais, si tels sont et tels doivent être, dans l'ordre de la nature, nos sentiments à l'égard des êtres qui nous sont chers, et, dans l'ordre de la Foi, à l'égard des Saints, combien plus grands encore, combien

1. S. Jean Chrysost., *Oper.*, tom. I, *Homil.* XLVII.

plus vifs et plus forts doivent être nos sentiments de respect, de vénération, d'amour, lorsqu'il s'agit de Jésus-Christ Notre Sauveur Lui-même et de Marie sa divine Mère et notre Mère? Ah! ici toute gradation s'efface, ou, pour mieux dire, c'est le sommet, c'est la plénitude de ces sentiments, et toute âme chrétienne qui sait apprécier le prix infini de la Rédemption sent croître et grandir son amour en raison même de la reconnaissance sans limites, de l'adoration, de la louange, de la gloire, des honneurs, des bénédictions, qui sont dus éternellement à Jésus au Ciel et sur la terre!

Et voilà pourquoi les Reliques de Notre-Seigneur et de l'Immaculée Vierge sont autant au-dessus de celles des Saints que le Sauveur et Marie sont au-dessus de tous les Élus. L'Église nous l'enseigne lorsqu'elle nous recommande de ne pas confondre ensemble les Reliques de Jésus-Christ, de la Très-Sainte Vierge et des Saints. Nous devons en effet les distinguer, car elles ne sauraient être honorées de la même manière; et c'est dans cet esprit que la Sacrée Congrégation des Rites a expressément défendu de placer dans le même Reliquaire des Reliques de la vraie Croix et des Reliques des Saints¹. Il y a plus : les Reliques des Saints, — et il n'est aucun fidèle instruit qui ne le sache, — se divisent en trois classes :

1. S. Congr. Rit. 6 mai 1826.

les insignes, les notables et les minimes. Or, on ne fait pas cette distinction quand il s'agit des Reliques de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa Très-Sainte Mère : toutes sont réputées *insignes*, non à cause de la quantité de la matière, mais à raison de la dignité de la personne ¹.

Les Corps de Jésus-Christ et de la Très-Sainte Vierge n'étant pas restés sur la terre, nous n'avons pas, il est vrai, de leurs Reliques proprement dites, si ce n'est du Sang de Notre-Seigneur ², de ses

1. Cavalieri, *Comment. in authentica S. Congr. Rit. decreta*, tom. I, p. 112 et 113.

2. On conserve une portion du Sang de Notre-Seigneur à Mantoue, à Bruges. En ce qui concerne Mantoue, deux grandes autorités de l'Église latine appuient sa tradition. La plus récente est celle du Pape Pie II, qui, à l'occasion du Concile célébré à Mantoue en 1459, adoptant les conclusions du Cardinal de La Rovère (plus tard Sixte IV) dans son *Tractatus de sanguine Christi*, Romæ, 1471, prononça qu'il ne répugnait en aucune façon à la vérité de la foi d'affirmer que Notre-Seigneur avait laissé quelques gouttes de son Sang sur la terre, en témoignage de sa Passion (Pius II, apud Collium, *de Sanguine Christi*, lib. v, c. 5, p. 867). Un de ses devanciers, près de sept siècles auparavant, avait déjà tranché la question. En effet, Saint Léon III fut amené à examiner sur place la valeur de la Relique principale conservée à Mantoue. Il réunit à cette occasion les hommes les plus savants, les prélats de toute la contrée, et, après les discussions les plus profondes, il se prononça pour la vérité de la tradition qui concernait cette illustre Relique (Bellarm. *de Script. ecclesiast.*, cit. apud Bene-

larmes¹, des cheveux et du lait de la Très-Sainte et glorieuse Vierge Marie. « Mais, dit un savant prélat², nous avons aussi de Jésus-Christ, sa Crèche, sa Tu-

dict. XIV. *De Serv. Dei beatif. et canon.*, lib. iv, part. II, c. x, n° 8). A la date du 2 mai 1448, la Faculté de Paris exprimait ainsi son jugement : *Non repugnat pietati fidelium credere quod aliquid de sanguine Christi effuso tempore Passionis remanserit in terris.* (D'Argentré, *Collectio judiciorum*, tom. I, p. 250.) Voilà pour la tradition de Mantoue. — Quant à Bruges, voy. les ouvrages suivants : *Essai sur l'histoire du Saint Sang, depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'à nos jours*, par l'abbé C. Carton, Bruges, 1851 ; et *Du culte du Saint Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de la Relique de ce Sang conservée à Bruges*, etc., par M^{sr} Malou, Evêque de Bruges, 1851, ouvrage où le prélat, dit M^{sr} de Poitiers, a « traité la matière d'une manière digne de sa haute érudition et de son savoir théologique. » (*Alloc. de M^{sr} l'Evêque de Poitiers, à l'occasion de la controverse soulevée au sujet des Reliques de Charroux*, in-8°, 1863, p. 12.)

1. Voy., entre autres auteurs sur ce sujet, le docte Mabillon, *Lettre d'un Bénédictin à M^{sr} l'Evêque de Blois, touchant le discernement des anciennes Reliques*, Paris, 1700, en réponse à l'écrit, si misérable sous le rapport de la critique, de J.-B. Thiers, *Dissertation sur la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699. Voy. aussi dans les *OEuvres posthumes* de Dom Mabillon, tom. II, p. 377, et l'*Hist. de Dom Mabillon*, par Émile Chavin, in-12, 1843, p. 437-441, où se trouve un bon résumé de la savante discussion historique et archéologique de Dom Mabillon sur cette Relique.

2. M^{sr} Bouvier, Evêque du Mans, *Instruct. past. touchant les Reliques de la vraie Croix et des Saints*, in-4°, 1845, p. 17.

nique, sa Robe¹, son Suaire², ses Sandales³, les instruments de sa Passion, savoir : l'échelle sainte, la colonne de la flagellation, la couronne d'épines, la croix, les clous, l'écriveau, l'éponge, la lance⁴, etc. ; de la Sainte Vierge, ses vêtements, sa ceinture, son voile⁵, etc. ; » et, bien qu'en un moindre degré,

1. La sainte Robe de N.-S. est conservée dans l'Église de Trèves, comme nous le verrons plus loin, chap. xv.

2. Il y a dans plusieurs églises, entre autres celles de Turin, Besançon, des Reliques honorées sous le nom de *Saints Suaire*s. Voy. Giussano, *Hist. de S. Charles Borromée, Card.-Arch. de Milan*, liv. iv, chap. 9, in-4^o, 1615, p. 338 et suiv. ; dans les *Lettres* de S. François de Sales, voir celle du 4 mai 1614, à S^{te} Chantal, sur le Saint-Suaire de Turin ; consulter aussi Dom Mabillon, *Lettre sur le discernement des anciennes Reliques*, etc., in-12, 1700, p. 16 et suiv. ; et J.-J. Chifflet, *De linteis sepulchralibus Christi*, Anvers, 1624, in-4^o. Le Saint-Suaire de la tête de N.-S. est conservé dans la cathédrale de Cahors. Voy. sur cette Relique le *Mém. Cath.*, tom. XVII, p. 150, 151.

3. L'Abbaye de Pruim, dans le diocèse de Trèves, possédait les sandales du Sauveur, et elles s'y trouvent encore aujourd'hui. Voy. Hontheim, *Hist. Trev. Dipl.*, tom. I, p. 122. B.

4. Sur la plupart de ces précieuses Reliques, voy. *Notice historique et critique sur la sainte Couronne d'épines de N.-S. J.-C., et sur les autres instruments de sa Passion, qui se conservent dans l'Église métropolitaine de Paris*, in-8^o, 1828 ; *L'Auxil. cath.*, tom. I, p. 355 et suiv. ; *Les saintes Reliques d'Aix-la-Chapelle*, par l'abbé N.-J. Cornet, in-12, 1860, etc., etc.

5. On sait que l'un des Vêtements de la Très-Sainte Vierge est conservé dans l'insigne Église de Chartres. Voy. plus haut notre chap. xvi.

les saintes Images du Sauveur et de sa divine Mère ¹.

1. Nous ne saurions en effet oublier les saintes Images de Jésus et de Marie. Ce sont : 1^o les Images *Achéropites* du Sauveur, à Rome, dont l'une d'elles, l'Image *Acheropita*, déposée au *Sancta Sanctorum* au-dessus de la *Scala Santa*, vient de recevoir de si solennels et si consolants hommages dans la Ville Éternelle (*Voy. le Mém. Cath.*, n^o d'octobre 1863, ou tom. XIX, p. 398 et suiv.); 2^o le portrait de la Très-Sainte Vierge, peint par Saint Luc, et conservé dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, la reine des Basiliques consacrées à la Mère de Dieu et le premier de ses Sanctuaires dans tout l'univers. — Nous invitons les fidèles à lire, sur cette dernière Relique, la savante et intéressante Notice qu'a publiée récemment M. l'abbé Anselme Milochau, sous ce titre : *La Vierge de Saint Luc à Sainte-Marie-Majeure*, in-8^o, 1862, Paris. L'auteur, avec une critique saine et éclairée et une argumentation solide appuyée d'ailleurs sur les faits et les témoignages les plus probants, fait complète justice des objections qui se sont produites contre cette Relique. Les premiers, les *Centuriateurs de Magdebourg*, osèrent s'inscrire en faux contre la tradition qui fait de Saint Luc un peintre et qui lui attribue des portraits de la Très-Sainte Vierge; et, aux XVII^e et XVIII^e siècles, des auteurs, parmi lesquels se trouve Dom Calmet lui-même, entraînés par l'abus de la critique, ont embrassé et soutenu l'opinion des *Centuriateurs*. Or, M. l'abbé Milochau ne laisse subsister aucune de leurs objections, et c'est ainsi, grâce à Dieu! que nous voyons chaque jour casser bien des arrêts rendus par les hypercritiques contre nos saintes et pieuses Traditions! — Sur la sainte Image de Marie, conservée dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, voir aussi le *Mém. Cath.*, tome XVI, p. 301, 302 et 350.

II

La Relique sacrée dont nous allons nous occuper spécialement dans cet Opuscule est donc une Relique *insigne*. Après le bois de la vraie Croix, il n'en est pas de plus précieuse, de plus digne de notre amour et de notre vénération la plus profonde.

Aussi, depuis des siècles, est-elle environnée des pieux hommages des fidèles dans l'Église d'Argenteuil, qui a le bonheur inestimable de la posséder. Dans tous les temps, de nombreux pèlerins sont venus la vénérer et implorer le secours de Dieu par sa vertu toute-puissante. Quantité de merveilles se sont opérées par elle; des guérisons, des grâces de toutes sortes ont été obtenues dans ce lieu béni; et, de nos jours encore, nous voyons se réaliser de nouveau, comme au temps de Notre-Seigneur et comme aux plus beaux âges de foi, ce que nous rapporte l'Évangile. En effet, les malades, les affligés, tous ceux qui viennent à Jésus avec confiance et amour dans le Sanctuaire où repose sa Tunique sacrée, et qui le prient de leur permettre de toucher le bord de son Vêtement, ne s'en retournent point sans être soulagés, fortifiés, consolés, guéris : *Rogabant eum ut vel fimbriam vestimenti*

*ejus tangerent. Et quicumque tetigerunt, salvi facti sunt*¹.

Retraçons donc l'histoire de ce Vêtement sacré ; rappelons l'enchaînement des faits qui se rattachent à cette Relique précieuse, en un mot, offrons la suite de la Tradition historique concernant la Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ possédée par l'Église d'Argenteuil : Tradition des mieux établies et des plus vénérables dont se sont occupés de doctes auteurs et dont une critique saine et éclairée ne saurait contester la valeur. Toutefois, comme nous l'avons exposé dans l'*Avant-propos*, nous ne pourrions donner ici qu'un court résumé et procéder simplement par voie d'exposition.

Nous avons publié, il y a quelques années², et nous comptons bien, s'il plaît à Dieu, faire plus tard, avec les nouveaux documents que nous avons amassés, un travail plus complet : mais dans cette *Notice* même, quelque succincte qu'elle soit, le lecteur trouvera encore, nous l'espérons, assez de preuves et assez de faits pour asseoir son jugement et satisfaire sa piété.

1. *S. Matth.*, xiv, 36.

2. LA SAINTE TUNIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, RECHERCHES RELIGIEUSES ET HISTORIQUES SUR CETTE RELIQUE ET SUR LE PÈLERINAGE D'ARGENTEUIL, etc. 2^e édition, 1 vol. in-18 de 408 pages, 1845.

III

Nous ne nous arrêterons point sur les considérations qui nous font voir la Tunique de Notre-Seigneur prédite et figurée dans les saintes Écritures, mais nous ne saurions nous dispenser de dire ici un mot sur la tradition si touchante, et d'ailleurs si autorisée, qui rapporte qu'elle fut tissée par les mains virginales de Marie Immaculée et qu'elle grandit avec Jésus : *Et ipso crescente ipsam etiam crevisse*, dit Salmeron ¹, qui assista avec tant de distinction au Concile de Trente, où il fut en qualité de théologien du Saint-Siège.

Dans notre précédent ouvrage, nous avons traité avec une certaine étendue de cette tradition si chère au cœur fidèle, et il semble que nous pourrions nous borner à y renvoyer le lecteur ². Mais il est quelques témoignages que nous avons omis, soit par oubli, soit même, en ce qui concerne celui de la Vénérable Marie de Jésus d'Agréda, par une sorte de méfiance injuste ³. Il importe donc, ne serait-ce que

1. *Comment. in Evang.*

2. *Voy. La sainte Tunique*, etc., liv. I, chap. II et chap. V.

3. En effet, nous avons dit, p. 360 de notre précédent ouvrage : « Il y en a qui s'appuient pour ce point (le fait de la tradition qui rapporte que Marie tissa Elle-même la Tunique

pour réparer le jugement trop précipité que nous avons porté sur l'œuvre de cette Servante de Dieu, de mentionner ces témoignages dans cet Opuscule, et de confirmer ainsi ce que nous avons dit.

Parmi ces témoignages se trouve celui de Saint Bonaventure, qui, en une page touchante où il exalte l'humilité de Marie, nous fait entendre qu'Elle ne pourvut pas seulement son Fils de vêtements, mais encore qu'Elle procurait, pour la nourriture, tout ce qui était nécessaire à Jésus et à Elle, et cela grâce à son aiguille et à sa quenouille ¹ : *Elle cousait donc*

de Jésus) sur le livre de la *Mystique Cité de Dieu*, par Marie d'Agréda, 2 vol. in-4°, trad. de l'espagnol, par Croset : mais cet ouvrage n'a pour nous aucune autorité. Bossuet et d'autres érudits ont fait voir le peu de fondement de ce livre. » — Voilà ce que nous écrivions en 1844, dominé que nous étions par la Dissertation de Bossuet contre ce livre de la Vénérable fille de Saint François. Mais depuis, les travaux de la critique moderne et surtout les savants articles de Dom Guéranger, Abbé de Solismes, sur la *Cité mystique*, nous ont dessillé les yeux sur les jugements de l'Évêque de Meaux et autres érudits, et c'est pour nous un devoir de saisir cette occasion de revenir sur des préventions aussi malheureuses que peu fondées. Les articles de Dom Guéranger dont nous parlons ont été insérés dans l'*Univers* (du 23 mai 1858 au mois d'octobre 1859), et il serait bien à désirer que leur docte auteur les réunit en un volume.

1. Parmi les Reliques de la Très-Sainte Vierge que possèdent plusieurs Églises, il en est, paraît-il, qui montrèrent les fuseaux avec lesquels Elle filait. Quoique Baillet, bien entendu, ne fasse pas grand cas de ces traditions, on peut le consulter à ce sujet : *Vies des Saints*, au 15 août.

et elle filait, dit-il, cette Reine du monde, vraie zélatrice de la Pauvreté¹ ! A Saint Bonaventure nous joindrons Euthymius, commentateur des Saintes Écritures qui vivait au xii^e siècle, et dont il est bon de donner en entier le passage que nous n'avons cité qu'en partie dans notre précédent livre : « Nous avons, dit-il, appris de nos pères, par tradition, que cette Tunique est l'ouvrage de la Mère de Dieu : *Hanc Tunicam a traditione patrum accepimus opus fuisse Dei Matris*, et qu'Elle l'a tissue comme les couvertures dont on se sert chez nous pendant l'hiver, ou de même que ces étoffes de laine qui servent pour les chaussures, ou autrement encore pour se couvrir la tête². »

Le docte Suarez suit cette tradition reconnue par Euthymius³. Il en est de même du commentateur Synnechius, d'Albert le Grand, de Maldonat, Baronius et plusieurs autres⁴. Le pieux Rupert dit aussi dans ses *Commentaires* : « La Tunique de Jésus avait été tissue avec art par Marie, sa Mère bien-aimée : *Qualem (Tunicam) dilecta ejus Maria suo arte dili-*

1. S. Bonaventure, *Meditationes vitæ Christi*, cap. xii, de *Fuga Domini in Ægyptum*, Oper. t. IV, p. 343, edit. in-fol. Moguntiæ, 1609.

2. Euthym., cap. 67, in S. Matth. ; et cap. 19, in S. Joann.

3. Suarez, in 3 p., tome III, disp. 38, Sect. i, in fine.

4. Voy. le P. Séraphin, Passioniste, *Grandeur et Apostolat de Marie*, etc., tom. III, 1862, p. 559.

genter contexuerat. » Nous connaissons le sentiment de Salmeron dans ses *Commentaires sur les Évangiles*, et de dom Calmet¹ ; nous en avons parlé dans notre précédent ouvrage, et il n'est par conséquent pas nécessaire d'y revenir.

Un commentateur moderne, le P. de Ligny, écrit de son côté : « Cette Tunique avait été tissue par la Sainte Vierge lorsque Jésus était encore Enfant. Elle grandissait donc avec lui et ne s'usait point. On n'a aucune preuve positive de ce fait, mais la tradition en est fort ancienne ; elle n'a jamais été contredite², et les miracles n'ont rien ici qui surprenne. *Il n'y a pas moins de raison, et il y a toujours plus de religion à respecter ces sortes de traditions qu'à les rejeter*³. »

Mais ce sont surtout les *Révélations* particulières que nous voulons ajouter aux commentateurs. Or, Sainte Brigitte, la Vénérable Marie de Jésus d'Agréda et, jusque dans notre temps, la pieuse et douce Catherine Emmerich, ne nous laissent aucun doute à

1. *In. Joann.*, xii, 23.

2. Le P. de Ligny aurait pu dire : *N'a jamais été contredite avec fondement* : car cette pieuse tradition n'est pas acceptée par Moréri et autres de la même école, mais leur opinion ne tire pas à conséquence.

3. *Hist. de la vie de N.-S. J.-C.*, etc., par le P. de Ligny, édit. de 1834, 2 vol. in-8°, t. I, p. 343.

ce sujet ¹. Ces saintes âmes déclarent formellement que la Vierge Immaculée a tissé Elle-même la Tunique de son divin Fils, et, sur ce fait qui est d'ailleurs si bien dans les convenances, Sainte Brigitte et Marie d'Agréda sont les plus explicites. Aussi mettrons-nous particulièrement leurs propres expressions sous les yeux de nos pieux lecteurs.

Voici d'abord les paroles touchantes que rapporte Sainte Brigitte. Elles lui ont été révélées par la Très-Sainte Vierge, qui parle Elle-même ici : « Et de fait, moi qui ai engendré le vrai Dieu, je rends témoignage que mon Fils Jésus-Christ avait une chose en propre : c'était sa Tunique que j'avais faite de mes mains, et cela est consigné par le Prophète en sa personne, lorsqu'il dit : *Ils ont jeté le sort sur ma Robe*. Prenez garde qu'il ne dit pas : *sur notre Robe*, mais : *sur ma Robe*. Sachez aussi que, quand je le revêtais de cette Tunique pour l'utilité de son corps, mes yeux fondaient en larmes, et mon corps séchait de douleur et était affligé d'une grande amertume, d'autant que je prévoyais bien comment on le dépouillerait de cette Tunique le jour de sa Passion, quand, nu et innocent, Il serait crucifié par les Juifs. Et c'est sur cette Tunique que les bourreaux

1. Voy. Sainte Brigitte, *Révélation*s, liv. VII, ch. VIII et XXV; Catherine Emmerick, *Vie de la Sainte Vierge*, trad. de l'allemand, par M. l'abbé de Cazalès, chap. CXVII, édit. in-12 de 1854.

jetèrent le sort, et pas un n'usa jamais de ce Vêtement que mon cher Fils ¹. » Entendons maintenant Marie de Jésus d'Agréda.

Après avoir rapporté comment la Très-Sainte Vierge offrit à son Fils, déjà sorti de la première enfance, les vêtements qu'Elle Lui avait préparés, la pieuse Franciscaine ajoute : « La Tunique se trouvait juste à sa mesure, assez longue pour lui couvrir les pieds, mais sans traîner, et les manches lui arrivaient jusqu'à la moitié de la main, quoi qu'on ne lui eût pris aucune mesure auparavant. Le col de la Tunique était rond, fermé par devant, un peu haut, et presque juste à la gorge; et c'est pourquoi la Bienheureuse Mère commença à la mettre par la tête à l'Enfant, sans l'ouvrir, parce que ce vêtement se prêtait à toutes les formes avec une merveilleuse souplesse, suivant la volonté de notre auguste Reine. Il ne le quitta jamais, jusqu'au moment où les bourreaux le dépouillèrent pour le fouetter et ensuite pour le crucifier, parce qu'il s'agrandissait toujours, autant qu'il le fallait, selon la croissance de son Corps sacré ². »

Marie d'Agréda rapporte qu'il en fut de même

1. Sainte Brigitte, *Révé.*, liv. VII, ch. viii, tom. IV, p. 21, édit. Ferraige.

2. *La Cité mystique de Dieu*, etc., révélée à Marie de Jésus d'Agréda, trad., revue par un religieux franciscain, 2^e édit., 1862, tom. III, p. 464.

pour les autres Vêtements du Sauveur, constatant ainsi que Jésus-Christ n'eut pas que cette seule Tunique pour vêtement. Puis elle dit encore : « De sorte que rien ne s'usa et ne vieillit pendant trente-deux ans, et la Tunique ne perdit ni la couleur ni le lustre qu'elle avait quand elle sortit des mains de notre grande Souveraine... Le vêtement que le Rédempteur du monde quitta pour laver les pieds à ses Apôtres ¹ consistait en une espèce de manteau qu'il portait sur les épaules, et que la Sainte Vierge fit aussi Elle-même, après leur retour à Nazareth ; il s'agrandit successivement, comme la Tunique, et il était tissu de la même manière et de la même couleur, quoiqu'un peu plus foncée ². »

Il faudrait maintenant montrer cette sainte Tunique transfigurée sur le Thabor et touchée par les malades qui suivaient Celui dont tous les pas furent marqués par des bienfaits : *Pertransiit benefaciendo*.³ Il faudrait aussi la voir ensanglantée sur le Calvaire ; il faudrait s'arrêter aux scènes douloureuses de la Passion ; au tirage au sort, par les soldats, des vêtements du Fils de Marie ; à l'affliction des Saintes femmes et des premiers chrétiens, qui ne purent laisser longtemps la dépouille du Sauveur

1. S. Jean, xiii, 4.

2. *La Cité mystique*, loc. cit., p. 465.

3. Act. Apost., x, 35.

entre les mains de ses ennemis. Mais nous sommes obligé de taire ces grandes et touchantes choses et de nous contenter de les indiquer rapidement : il nous faut, en un mot, passer sous silence toute la Tradition orale de notre vénérable Relique, Tradition non-seulement appuyée sur des considérations suffisantes pour satisfaire la raison et la piété, mais encore sur des auteurs graves et autorisés ¹, et arriver immédiatement à la tradition écrite, aux faits sur lesquels repose notre possession plus que millénaire.

IV

Cette tradition écrite commence proprement au vi^e siècle avec Saint Grégoire de Tours, bien qu'elle ait certainement des antécédents dans des Mémoires qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

En pourrait-on douter? Un fait comme celui qui nous intéresse ne s'invente point. Pour qu'on en pût faire mention au vi^e siècle, il fallait qu'il eût ses racines dans les âges précédents; il fallait qu'on en eût quelque relation, ou du moins qu'il se fût con-

1. On peut consulter tous les auteurs sur lesquels nous nous appuyons dans les chap. I, II, III, IV, V et VI, du liv. I^{er} de notre ouvrage sur *la sainte Tunique de Notre-Seigneur*.

servé dans le souvenir des fidèles qui se l'étaient religieusement transmis comme un précieux héritage; de sorte que, quoi qu'il n'entre dans le domaine de l'histoire *écrite* qu'au vi^e siècle, il est bien évident qu'il remonte plus haut, et l'on peut dire que le récit qu'on nous en donne à cette époque n'est qu'une suite de la tradition orale; ou plutôt, c'est cette tradition elle-même revêtant la forme historique, si nous pouvons parler ainsi, et prenant possession dans les Annales publiques.

Ce sont là, ce nous semble, des raisons très-plausibles : mais, dirons-nous avec un savant qui n'est assurément pas suspect en de telles questions¹, « lors même qu'il se trouverait ici quelque particularité dont on ne pourrait rendre raison, il serait fâcheux de rejeter pour cela tout le reste... Il se peut trouver des points obscurs, des difficultés apparentes dans les histoires les plus véritables; ces fautes sont excusables et légères, puisqu'elles ne changent rien dans le fond des choses. » D'ailleurs, ajouterons-nous avec un autre critique qui voit de plus haut encore, « ce qui satisferait l'homme de la science paraîtrait quelque peu suspect au chrétien, en ce sens qu'il ne retrouverait pas là le côté mystérieux

1. Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclés.*, in-4^o, tom. I, note XIII sur Saint-Jacques, p. 676 et suiv.

dont tous les faits divins sont accompagnés. Les œuvres de Dieu renferment toujours assez de lumières pour satisfaire la saine critique et les exigences légitimes de la science : toujours aussi elles offrent assez de ténèbres pour donner lieu à la pratique d'une foi et d'une humilité méritoires ¹. »

Saint Grégoire de Tours nous dit donc d'abord que la Tunique de Notre-Seigneur ne put être longtemps en possession des infidèles et que les chrétiens s'empressèrent de la racheter ². Et c'est ici un acte si simple, un fait si parfaitement dans l'ordre des sentiments qui doivent animer tout chrétien et dont les premiers fidèles surtout furent remplis, que nous n'aurions pas besoin de témoignage à ce sujet.

La Très-Sainte Vierge leur avait d'ailleurs donné l'exemple de cette dévotion. Nous savons effectivement, par divers auteurs pieux et autorisés, que cette divine Mère conserva, la première, avec un soin religieux, la crèche, les langes et les premiers vêtements du Sauveur. Il est certain aussi que Marie marqua le lieu que Jésus a consacré par sa naissance dans l'étable de Bethléem. L'Église de Jérusalem reçut de ses mains ces saintes Reliques; elle y ajouta celles de la Passion; plus tard celles de la

1. M. l'abbé N.-J. Cornet, *Les saintes Reliques d'Aix-la-Chapelle*, in-12, 1860, p. 34.

2. Au *Liv. de la Gloire des Martyrs*.

Très-Sainte Vierge Elle-même : le monde entier lui envoyait ce trésor, et venait le vénérer sur les lieux mêmes où il avait été formé, jusqu'au jour marqué dans les desseins de la Providence, qui le fit passer à de nouveaux Sanctuaires¹. Il est donc tout naturel d'admettre que les premiers chrétiens imitèrent la divine Vierge dans sa sollicitude; penser autrement, ce serait non-seulement leur faire injure, mais méconnaître tout à fait les sentiments intimes de foi et de piété vives dont toute âme qui aime son Dieu est animée.

Il est vrai que ces fidèles ne nous ont pas laissé la relation de ce qu'ils firent alors ni des honneurs qu'ils rendirent au Vêtement sacré qu'ils avaient eu le bonheur de recouvrer. Mais qui ne sait à quelle réserve étaient obligés les premiers chrétiens pour tout ce qui regardait notre sainte Religion, et qui ne comprend combien cette *loi du secret* qui existait parmi eux et qui, en présence des Gentils, ferma la bouche aux premiers Apologues du Christianisme sur ses principaux dogmes et mystères², dut nous priver de quantité de détails qu'il

1. Voy. Marie de Jésus d'Agréda; Liverani, dans son opuscule *sur les Reliques de la Crèche à Sainte-Marie-Majeure*; M. l'abbé Milochau, *La Vierge de Saint Luc, à Sainte-Marie-Majeure*, in-8°, 1862, p. 12, 13, etc., etc.

2. Voy. la *Dissertation sur le secret*, par M. Ant. Faivre, dans son excellente traduction des *OEuvres complètes de Saint*

ne leur fut pas possible de relater, assaillis qu'ils étaient d'ailleurs par des persécutions de toutes sortes? Et cependant, malgré ces difficultés pour nous transmettre des faits que nous aimerions voir rapportés par eux, on ne saurait douter, dit Monseigneur l'Évêque de Poitiers ¹, « du soin qu'ont dû mettre et qu'ont mis en effet les premiers disciples à recueillir tout ce qui se rapportait à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Reliques adorables dont la plupart étaient à la fois un souvenir de l'Homme-Dieu et un héritage de sa Mère ². »

Au reste, la conduite des chrétiens de l'âge suivant peut nous faire juger et nous donner une idée de la conduite des chrétiens des temps apostoliques, à l'égard du point qui nous occupe. Car, de même que les premiers fidèles s'étaient empressés de recueillir avec foi et amour tout ce qui avait appar-

Cyrille, Patriarche de Jérusalem, 2 vol. in-8°. Lyon, 1844, tom. I, p. 29 et suiv.

1. *Allocution de M^{gr} l'Évêque de Poitiers, etc., à l'occasion de la controverse soulevée au sujet des Reliques de Charroux, in-8°, 1863, p. 12.*

2. Sur ce soin des premiers disciples du Sauveur à nous conserver les Reliques de Jésus-Christ et de sa Très-Sainte Mère, on trouve les documents et les raisonnements les plus péremptoirs dans l'ouvrage mentionné dans une *note* précédente, et intitulé : *Essai sur l'histoire du Saint Sang, depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'à nos jours*, par l'abbé C. Curton, Bruges, 1851.

tenu à Notre-Seigneur et à sa divine Mère, ainsi, dit Fleury, les chrétiens de l'âge suivant « ne craignaient point de s'approcher des Martyrs tandis qu'on les tourmentait, pour recueillir avec des linges ou des éponges le sang qui coulait de leurs plaies, et le conserver dans des fioles qu'ils mettaient dans les sépulcres... Ils n'étaient pas moins empressés d'enlever les corps des Martyrs ou d'en recueillir les restes, car souvent il ne demeurait que des os ou des cendres, comme quand ils avaient été brûlés ou dévorés par des bêtes; et de là est venu le nom de Reliques. Ils n'épargnaient point la dépense pour les racheter des mains des bourreaux, et les ensevelir honorablement; souvent même il leur en coûtait la vie¹. » Si telle fut la conduite des chrétiens dans les premiers siècles, — et l'histoire en fait foi, — qui oserait supposer que les fidèles qui vécurent immédiatement après Notre-Seigneur et du temps même des Apôtres eurent moins de ferveur et furent moins zélés à l'égard des saintes Reliques? Cela ne saurait se soutenir. Nous pouvons donc être certains que c'est aux premiers chrétiens que nous sommes redevables de la possession de la sainte Tunique du Sauveur.

Saint Grégoire de Tours nous dit ensuite que

1. Fleury, *Mœurs des chrétiens*, chap. xxii, *Soins des Reliques*.

cette Tunique sacrée, ainsi rachetée par les fidèles de l'Église primitive, fut portée en une ville de Galatie, qui est une des provinces de l'Asie-Mineure, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, de l'Anatolie. Ceci est également constaté par le Cardinal Baronius¹, sur le témoignage de Grégoire, qui, à la vérité, est le premier qui nous ait donné cette histoire² : mais,

1. *Ad Annal.*, cap. 34, n° 134.

2. Il en est qui ont reproché à Saint Grégoire de Tours son *amour du merveilleux*, et qui ont voulu en conclure que cet auteur était dépourvu de critique. C'est là une singulière manière de raisonner. Est-ce que, par hasard, il faudrait, pour faire preuve de critique, rejeter de l'histoire le *merveilleux*? A ce compte, il y aurait peu d'historiens qui pussent échapper au reproche de manquer de critique, car le *merveilleux* nous enveloppe de toutes parts, et l'histoire en est remplie; et, bon gré mal gré, il faut le mentionner, sous peine de fausser l'histoire. Ce qui serait un défaut de critique, ce serait d'admettre tout sans preuve, sans examen; et, la question ainsi envisagée, nous ne nions point qu'il n'y ait des auteurs qui méritent peu de confiance. Mais pour ce qui est de Saint Grégoire de Tours, où voit-on qu'il admette sans discernement les faits dont il parle? Ne le voyons-nous pas ordinairement, au contraire, choisir les faits et ne les rapporter que sur de bons témoignages ou d'après ce qu'il a vu et vérifié lui-même? Pour n'en citer qu'un exemple (et sans prétendre, par cette remarque, rien préjuger contre ce fait que nous n'avons pas assez examiné), il est positif que Saint Grégoire de Tours ne parle point de la *sainte Ampoule*. Et pourtant, s'il avait été porté à raconter le merveilleux pour le seul plaisir du merveilleux, quelle plus belle occasion pour lui que ce fait! Or, son silence sur la

comme on doit le penser, il ne l'a point fait sans fondement. Il l'avait apprise de plusieurs personnes qui méritaient assez de confiance pour qu'il crût ne pouvoir se dispenser de l'écrire et de la consigner dans son livre *de la Gloire des Martyrs*. C'est, au surplus, ce qu'il nous apprend lui-même par ces mots : « Je ne puis taire ce que quelques personnes m'ont appris touchant la Tunique de l'Agneau sans tache. *De hac vero immaculati Agni Tunica, quæ a quibusdam audiui, silere nequeo.* » Cette manière de s'exprimer annonce bien, ce nous semble, que le pieux Annaliste avait des motifs de crédibilité suffisante pour parler.

Mais citons tout son récit : « Quant à la Tunique sans couture, dit-il, et tissée d'une seule pièce, vêtement de Jésus-Christ, qui, conformément à la prophétie de David, fut tiré au sort, l'Évangile nous offre quelques renseignements précieux. On y lit en effet : *Ils ont partagé mes habits et tiré ma Robe au sort.* Pour moi, je ne puis taire ce que quelques

•
sainte Ampoule, *quoiqu'il soit si exact*, dit Moréri (art. AMPOULE), *à écrire les faits qui sont venus à sa connaissance*, ce silence n'est-il pas une garantie du discernement qu'il faisait entre les faits merveilleux ; et s'il ne parle pas de la sainte Ampoule parce que ce miracle ne lui paraît pas assez avéré, ne doit-on pas le croire dans les autres faits qu'il raconte ? Ceci nous semble incontestable, et nous pensons qu'il y aurait souveraine injustice à refuser toute critique à cet historien.

personnes m'ont appris touchant' cette Tunique de l'Agneau sans tache. On rapporte que ce Vêtement sacré est conservé dans une ville de Galatie, au sein d'une basilique consacrée sous le vocable des Saints-Archanges. La ville dont il s'agit est située à cent cinquante milles environ de Constantinople. Dans la basilique qu'elle renferme se trouve un caveau secret où la sainte Tunique repose au fond d'un coffre de bois. Les fidèles, les chrétiens pieux, honorent ce coffre avec un respect d'autant plus juste et plus marqué, qu'il contient le Vêtement qui a mérité de toucher ou de couvrir le Corps du Seigneur¹. »

Inutile de nous arrêter à discuter quelles purent être au juste cette ville et cette église des Saints-Archanges. Dom Gerberon² et Gabriel de Gaumont³ l'ont fait ; nous nous contenterons de rapporter la conclusion du docte Bénédictin : « Les chrétiens, dit-il, ayant acheté la Tunique du soldat à qui elle était échue par le sort, la cachèrent dans une de ces églises si nombreuses qu'on avait bâties sous le

1. S. Grégoire de Tours, *de Glor. Martyr.*, cap. viii.

2. *Hist. de la Robe sans couture de N.-S. Jésus-Christ*, etc., petit in-12, 1677, chap. viii.

3. *Dissertation sur la sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est conservée dans le Prieuré d'Argenteuil*, par Gabriel de Gaumont, prêtre, seigneur de Chavannes, petit in-12, 1667.

nom des Saints-Anges, dans la Galatie, qui est une des provinces de l'Anatolie, et voisine de la Phrygie, où était la ville des Colossiens, lesquels avaient une si grande dévotion à Saint Michel que Saint Paul fut obligé de leur en écrire pour en modérer l'excès ¹. »

Mais un point peut-être plus intéressant à établir serait celui de savoir à quelle époque notre Relique fut apportée dans cette église des Saints-Archanges. Malheureusement nous n'avons rien de positif sur ce point. A cet égard, il en est de la sainte Tunique comme des autres Reliques du Sauveur et de sa divine Mère, c'est-à-dire que nous n'avons que des conjectures, mais elles ne manquent pas de fondement sérieux, comme on va le voir.

Les historiens de la plupart de ces Reliques s'accordent à penser qu'elles n'ont point été distribuées aux diverses Églises pendant l'ère des persécutions, les chrétiens de ce temps ayant bien d'autres préoccupations. L'un de ces historiens déclare même, — et nous le croyons dans le vrai, — qu'il était bon que tout ce trésor de souvenirs et de saintes Reliques restât confié à la garde de l'Église de Judée, jusqu'au moment choisi de Dieu pour les glorifier par un culte public, et que ce moment ne vint qu'a-

1. Dom Gerberon, *op. cit.*, p. 27, 28.

près la paix de l'Église universelle. « Disséminées trop tôt dans toute la chrétienté, dit-il judicieusement, il nous serait impossible aujourd'hui de suivre les traces de ces Reliques et de remonter jusqu'à la source des traditions qui nous en garantissent l'authenticité. C'est seulement lorsque la paix donnée par Constantin à l'Église lui permet de s'épanouir au grand jour, dans toute la plénitude de la vie, de son culte et de son amour, que cette dispersion commence ¹. »

En effet, nous voyons alors Sainte Hélène, mère de Constantin, parcourir l'Orient et rechercher les Lieux consacrés par les mystères et les bienfaits du Sauveur, les dégager des souillures du Paganisme, et les marquer par des basiliques. Nous la voyons recueillir les souvenirs que Jésus avait laissés de sa personne adorable, « et répartir ces Reliques, saintes au delà de toutes les autres, entre Jérusalem, Constantinople et Rome ². » On peut donc supposer non sans raison que ce fut à cette époque, c'est-à-dire vers la première moitié du iv^e siècle, que notre précieuse Relique aura été donnée à cette église des Saints-Archanges, dans la Galatie, dont nous a parlé Saint Grégoire, et où elle était encore conservée du temps

1. Voy. M. l'abbé Milochau, *La Vierge de Saint Luc à Sainte-Marie-Majeure*, in-8°, 1862, p. 63.

2. *Id.*, *ibid.*

de l'Annaliste de Tours. Nous ne savons pas ce qu'on pourrait opposer à cette conjecture basée sur un ensemble de faits historiques incontestables.

V

De cette ville de Galatie, la sainte Tunique fut emportée à Zaphat ou Jaffa, pour être mise à l'abri des ravages du roi des Perses, qui fit une invasion dans l'Arménie, vers l'an 590, et qui y détruisit toutes les églises. Nous nous arrêterons quelque peu sur ce fait.

Voici ce qu'écrivit sur cette invasion Saint Grégoire de Tours dans son *Histoire ecclésiastique des Francs* : « La seizième année du roi Childebert et la trentième du roi Guntchramn¹, il vint à Tours, des pays d'outre-mer, un Évêque nommé Siméon². Il nous raconta la destruction de la ville d'Antioche et affirma qu'il avait été emmené captif d'Arménie en Perse. En effet, le roi des Perses, ayant fait irruption sur le territoire des Arméniens, avait enlevé du butin et brûlé des églises... et cet Évêque, ayant été relâché des liens de la servitude, vint dans les Gaules pour y demander quelques consolations aux

1. L'an 591.

2. S. Grégoire l'appelle aussi Simon.

âmes pieuses ; c'est lui , comme nous venons de le dire , qui nous raconta ces choses¹... » Or, on a tout sujet de croire, au rapport de Dom Gerberon², que l'église des Saints-Archanges, qui renfermait la sainte Tunique, étant dans une des villes de la Galatie où l'armée du roi des Perses se jeta aussi lors de son entrée en Arménie, n'a pu avoir un sort plus heureux que les autres églises, et que ce fut dans ce désordre qu'on enleva la Relique précieuse pour la porter à Zaphat, petite ville de Palestine, maintenant appelée Jaffa.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sacré dépôt fut trouvé la même année que Grégoire de Tours dit qu'on lui raconta le pillage et le saccagement de ces provinces, et que ce fut un Juif nommé Simon³ qui découvrit la Relique, étant pressé par de cruelles douleurs, dont il fut tourmenté pendant quinze jours. Frédégaire, qui écrivait sa *Chronique* vers l'an 760, nous fait un récit fort exact de tout ceci.

Il dit que la trentième année du règne de Gontran, on trouva la Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont on l'avait dépouillé à sa Passion, et que les soldats qui le gardaient avaient jetée au sort,

1. *Hist. ecclés. des Francs*, liv. x, chap. xxiv, tom. II, p. 285, de la trad. de Henri Bordier, 2 vol. in-12, Didot, 1862.

2. *Hist. de la sainte Robe*, *ubi suprâ*, p. 32.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 32.

pour vérifier ces paroles du roi-prophète : *Et ils ont jeté mes vêtements au sort*¹. Ensuite Frédégaire explique comment eut lieu cette découverte, en ajoutant que ce fut un nommé Simon, dont le père s'appelait Jacques, qui apprit où était ce Trésor, et qui, ayant souffert pendant quinze jours de très-grandes douleurs, fut enfin contraint d'avouer que la Tunique du Sauveur était dans la ville de Zaphat, enfermée dans un coffre de marbre. Plusieurs autres anciens *Chroniqueurs* rapportent les mêmes faits².

VI

Mais notre sainte Relique ne demeura pas longtemps à Jaffa. Vers l'an 594, elle fut solennellement portée, après un jeûne de trois jours, à Jérusalem, par Grégoire, Patriarche d'Antioche, Thomas, Patriarche de Jérusalem, Jean, Patriarche de Constantinople, et une foule de peuple.

C'est ce qu'attestent plusieurs auteurs, entre autres Aimoin, qui mentionne également le fait dont nous venons de parler, c'est-à-dire la découverte de la

1. *Psalm.* xxi, 19.

2. Nous les citons dans notre ouvrage *sur la sainte Tunique*; voy. liv. II, chap. III.

Tunique sainte dans la ville de Zaphat, nouvelle qui fit grand bruit et qui se répandit dans toute la France : *Fama*, dit-il, *per totos Francorum divulgavit fines Tunicam Domini Nostri Jesu Christi*, etc. Mais il faut lire le récit de cet historien. En voici la traduction :

« L'an 33 du règne du prince souvent mentionné ci-dessus (Gontran), le bruit se répandit dans toute la France que la Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui fut enlevée au moment de la Passion et tomba en partage à un soldat, selon cette parole du Prophète : *Ils ont jeté ma Robe au sort*, avait été trouvée par suite des aveux d'un nommé Simon, fils de Jacques. Ce Juif, soumis pendant près de deux semaines à une espèce de question (ou plutôt, comme le remarque judicieusement Dom Gerberon¹, puni par les remords de sa conscience), finit par avouer que la Tunique elle-même était renfermée dans un coffre de marbre, à Jaffa, ville éloignée de Jérusalem.

« En conséquence, Grégoire, Patriarche d'Antioche, Thomas, Patriarche de Jérusalem, et Jean, Evêque de Constantinople, accompagnés de plusieurs autres Pontifes, opérèrent, après un jeûne de trois jours accompli avec la plus grande dévotion, la Translation de la sainte Relique, et la déposèrent, ainsi que le coffre de marbre qui la contenait

1. *Hist. de la sainte Robe*, *ubi supra*, p. 35.

d'abord, dans le lieu (ou *Trésor*) où la Croix du Sauveur est adorée. Dans le cours de la Translation, le corps du fardeau parut si léger que les porteurs n'en sentirent nullement le poids. *Quæ tantæ levitatis dum efferebatur fuisse visa est, ut nullum onus portantes sentirent* ¹. »

Tel est le récit d'Aimoin, Bénédictin de l'Abbaye de Fleury-sur-Loire. Nous avons dit que plusieurs autres auteurs attestent l'histoire de cette Translation, qui se fit avec pompe. Ces auteurs sont : Frédégaire, Herman, Sigebert, l'Abbé Conrad, Matthieu de Westminster et ceux qui ont écrit après eux, jusqu'à Godeau, Évêque de Vence, qui les résume tous, et constate l'existence, à Argenteuil, de la Tunique du Sauveur ².

VII

Environ vingt ans après cette Translation, c'est-à-dire en 614, la Tunique sainte fut emportée en Perse avec la vraie Croix par Chosroës II ³. Mais

1. Aimoinus, *De Gestis Francorum*, lib. III, cap. LXXVII.

2. *Hist. de l'Église*, tom. IV, p. 483 de l'édition in-12, 1697.

3. *Vid.* Jo. Zonaras, *Annal.*, lib. XIV, tom. II, édition de Du Cange. — Chosroës II ou *Khosrer* ; ce mot est persan et signifie *roi*.

l'empereur Héraclius l'arracha des mains des ennemis de la Foi et l'emporta solennellement, en 627, avec d'autres Reliques, à Constantinople. Bientôt après il pensa que le véritable lieu où ce Trésor devait être déposé était Jérusalem, et il le rapporta dans la Ville de David. Toutefois, il ne fut pas longtemps sans craindre que les ennemis du nom chrétien ne fissent une nouvelle invasion ; et, pour éviter les dangers d'une profanation, il rapporta la Tunique pour la seconde fois à Constantinople. Ce prince ne s'était point trompé dans ses appréhensions, car l'infortunée Jérusalem, que Dieu voulait toujours punir, fut prise par les Sarrasins vers l'an 633, et demeura en leur pouvoir jusqu'à la fin du xi^e siècle.

Pendant cet intervalle, l'impératrice Irène se trouvait être en rapports avec Charlemagne ; elle aurait même désiré contracter une alliance avec lui, dans le but de réunir les deux empires d'Orient et d'Occident, et d'avoir un puissant protecteur dont elle avait alors grand besoin, ainsi que l'histoire nous l'apprend ¹. Pour arriver aux fins de sa politique, cette princesse envoyait de riches présents au puissant monarque, mais elle savait qu'il n'y avait rien qui pût lui faire plus de plaisir que l'offrande

1. Voy., dans notre *Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Église* (édit. Migne), tom. IV, l'art. EMPIRE DE CHARLEMAGNE, n° 5, col. 215 et suiv.

de saintes Reliques ; il y en avait beaucoup, à cette époque, à Constantinople : elle lui en envoya donc ; et parmi ces Reliques, il s'en trouva une insigne... C'était la Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais où Charlemagne la placera-t-il ? quel temple, quel oratoire, quel lieu aura le bonheur de la recevoir ? « C'est ici, observe Dom Gerberon, le point le plus important de cette histoire, puisque notre dessein principal est de montrer qu'il y a plus de huit cents ans ¹ que cette sainte Tunique est réservée dans l'Église des Religieux Bénédictins d'Argenteuil. Rien ne paraît plus certain, ni mieux établi, et les preuves m'en semblent incontestables ². » Voici donc ce que fit Charlemagne du précieux Trésor qu'il avait reçu de l'impératrice Irène.

Ce prince avait une sœur nommée Gisèle ³ qui

1. Dom Gerberon écrivait en 1677 : par conséquent, c'est maintenant une possession de 1063 ans.

2. *Hist. de la Robe sans couture de N.-S. J.-C.*, etc., *ubi suprà*, p. 39.

3. Charles, dit Éginhard, « avait une sœur unique, nommée Gisèle, qui s'était consacrée dès ses plus jeunes années à la vie monastique, et à laquelle il témoigna toujours, comme à sa mère, la plus tendre affection. Elle mourut peu d'années avant lui, dans le Monastère où elle avait passé toute sa vie. » C'est à Chelles, dont Gisèle fut Abbessé, qu'elle mourut en 810. (*Vie de l'empereur Charles*, par Éginhard, dans ses *OEuvres* traduites par M. A. Teulet, in-12, Didot, 1856, p. 27.)

habitait, depuis un certain temps, dans un Monastère situé à Argenteuil et dépendant de la célèbre Abbaye de Saint-Denys. Théodrade, nièce de Gisèle, et l'une des filles de Charlemagne, voulant se consacrer à Dieu, manifesta le désir d'entrer dans ce saint asile. Alors Charlemagne demanda à l'Abbé et aux Religieux de Saint-Denys la permission d'y placer sa fille en qualité d'Abbesse, ce qui lui fut accordé¹. Or, il aimait beaucoup cette princesse, et il voulut enrichir son Monastère du plus précieux Trésor qui lui eût été envoyé de l'Orient. Il fit donc la Translation solennelle de la sainte Tunique vers le 12 ou le 13 août de l'an 800, et il la déposa dans le Monastère d'Argenteuil.

VIII

Ces faits, que nous allons voir tout à l'heure confirmés par les savants auteurs de la *Gallia christiana*, sont attestés par Helgaud, religieux du xi^e siè-

1. Théodrade, dit M. Teulet dans ses notes sur la *Vie de Charles*, par Éginhard, Théodrade se retira dans le prieuré de N.-D. d'Argenteuil, près de Paris, que lui donna Charlemagne. Voyez, dans Dom Doublet, *Hist. de l'Abbaye de S.-Denys*, liv. III, p. 736, le diplôme qu'elle obtint des empereurs Louis et Lothaire, pour que ce Prieuré fût, après sa mort, restitué à l'Abbaye de Saint-Denys. *Ibid.*, p. 26, note 2.

cle, dans sa *Vie du roi Robert*; par Werner de Rollevink, dans son *Fasciculus temporum*; par Robert, Abbé du Mont-Saint-Michel, dans sa *Continuation de la Chronique de Sigebert*; par Prateolus, plus connu sous le nom de Préau, dans son *Elenchus*; par Du Tillet, dans sa *Chronique des rois de France*, etc.; par André Favin, dans son *Histoire de Navarre*, et par plusieurs autres auteurs.

Mais, indépendamment de ces autorités, les historiens contemporains, Éginhard et Théophane, ne nous apprennent-ils pas que l'impératrice Irène fit secrètement tous ses efforts pour épouser Charlemagne, et qu'elle lui envoya plusieurs présents? N'est-il pas certain que l'empereur avait une sœur appelée Gisèle et une fille qui avait nom Théodrade, et qu'il plaça celle-ci dans le Monastère d'Argenteuil? De plus, nous savons par les mêmes historiens que Charlemagne recherchait les Reliques et qu'il aimait à en enrichir les Églises et les Monastères; nous savons également que c'était l'usage alors parmi les princes de se faire de tels présents: nous en citons plusieurs exemples dans notre ouvrage plus étendu sur la sainte Tunique¹; et, pour ce qui regarde en particulier Charlemagne, les témoignages abondent.

Ainsi nul ne peut nier ni l'envoi qui lui fut fait par Haroun-al-Raschid des clefs du Saint-Sépulcre et

1. Voy. liv. III, chap. III.

d'une quantité de Reliques principalement commémoratives de la Passion de Notre-Seigneur ¹, ni l'érection de la grande Basilique d'Aix-la-Chapelle, qui n'était, pour ainsi dire, qu'une immense châsse d'où ce prince détachait les présents sacrés qu'il destinait à ses Monastères de prédilection ² : la collection des historiens de France est remplie, à cet

1. C'est sans doute à cause de cette donation qu'un journal, *La Voix de la vérité*, parlant de la sainte Tunique d'Argenteuil, a écrit ces lignes dans son N° du 17 mai 1849 : « On sait que cette précieuse Relique fut donnée par le calife Haroun-al-Raschild à l'empereur Charlemagne, qui la donna à son tour à l'Église d'Argenteuil : cette Église la possède donc depuis dix siècles et demi. » C'est là une confusion fort regrettable; on n'eût point commis cette erreur, si l'on avait étudié notre Tradition. Sans doute le calife Haroun-al-Raschild a donné des Reliques à Charlemagne, comme nous venons de le constater, mais ce n'est point de ce calife que l'empereur tient la sainte Tunique. C'est l'impératrice Irène qui la lui a donnée, ainsi que l'attestent tous nos titres, et l'on ne pourrait, sans grande confusion dans les faits, accepter une telle déviation de notre vénérable Tradition.

2. C'est ce qu'un document presque contemporain nous fait connaître à propos de plusieurs Reliques de Notre-Seigneur apportées à Charlemagne par Azan, préfet de Jérusalem. *Voy. Pertz, Monum. German. Script.*, tome IV, p. 445 et seq. — Comme on le voit, Charlemagne reçut des Reliques de plusieurs personnages : d'Irène, d'Haroun-al-Raschild, d'Azan ; raison de plus, comme nous le faisons remarquer dans la Note précédente, pour bien distinguer ces diverses donations et pour prendre garde de ne pas attribuer à l'un ce qui appartient à l'autre.

égard, de textes irrécusables, et Dom Mabillon en a relaté un bon nombre dans ses *Annales bénédictines*¹. Nous signalons Aix-la-Chapelle, mais laissons parler un récent auteur qui a spécialement étudié l'histoire des Reliques amoncelées par Charlemagne dans cette église. Nous aurons par là une confirmation directe des faits particuliers qui concernent notre Tradition.

Dans l'historique qu'il trace du *Trésor* d'Aix-la-Chapelle, M. l'abbé Cornet nous fait connaître en ces termes et le goût de Charlemagne pour les Reliques, et l'heureuse facilité qu'il avait de le satisfaire, et le soin qu'il prenait de ces précieux dons. Ceci nous paraît utile à noter, et l'importance des remarques contenues dans la citation qu'on va lire n'échappera point aux esprits attentifs.

« Si, à certaines époques, dit M. l'abbé Cornet², l'Église a eu parfois à se plaindre de l'introduction de Reliques non avérées, ce ne furent pas les premiers siècles qui s'en rendirent coupables ; le concile d'Elvire, en Espagne, par exemple, tenu en 300 après Jésus-Christ, nous fait voir, par les canons et les défenses qu'il porte sur le culte des Reliques, avec quelle discrétion l'Église procédait en cette matière³.

1. Voy. Mgr. l'Év. de Poitiers, *Allocution*, *ubi suprà*, p. 10.

2. *Les saintes Reliques d'Aix-la-Chapelle*, par l'abbé N.-J. Cornet, recteur de l'église de l'Immaculée-Conception, à Eupen, in-12, Liège, 1860, p. 35, 36, 37.

3. Ferrare, *Biblioth. car.*, verbo *Veneratio*, 61.

« Charlemagne obtint des Reliques de Rome, de Constantinople et de Jérusalem. On connaît ses relations avec les Papes Adrien (mort en 795), qu'il pleura comme s'il avait perdu un frère ¹, et Léon III, qui lui était attaché par la reconnaissance ; ses rapports avec Byzance, dont les empereurs le craignaient et lui envoyaient leurs ambassadeurs avec des Reliques comme présents ² ; l'Orient, enfin, le mettait en possession des Lieux Saints de la Palestine ³. Sur ces trois points, l'influence de Charlemagne était grande : ces souverains, qui contribuaient à enrichir son église de Notre-Dame des trésors de leurs propres sanctuaires, n'auraient certainement pas voulu encourir le courroux de ce prince par l'envoi de Reliques fausses, car Charlemagne n'était rien moins que trop crédule sur le chapitre des Reliques.

« Ses *Capitulaires* en font foi. Plus d'une fois il porte la défense de vénérer *les corps des Martyrs et des Saints dont les noms seraient faussement indiqués ou dont les Reliques seraient incertaines ou douteuses...* Et pour ce qui est des Reliques plus impor-

1. Éginhard, *Vit car.*, cap. xix, xxvi, xxvii.

2. Déjà en 408, Pulchérie, sœur de Théodose et femme de Marcien, fait élever trois temples pour les langes de l'Enfant Jésus, la ceinture de la Sainte Vierge, et son portrait peint par Saint Luc. (Nicephor, *Histor.*, xiv, 2, 5 ; xv, 14.)

3. Éginhard, *Annal.*, ad. ann. 799 et 800.

tantes, ce n'est pas à la légère qu'on examine des objets ayant appartenu à Notre-Seigneur, à sa Sainte Mère, et autres de grande importance : la moindre supposition aurait été remarquée et aurait provoqué des réclamations nombreuses. Rien de tout cela ne s'est vu... »

Ces remarques générales, ces traits particuliers de la vie de Charlemagne et l'usage où étaient les princes de se donner entre eux des Reliques pour présents, tout cela, indépendamment des témoignages des auteurs, ne se rencontre-t-il pas avec la donation de la sainte Tunique par Irène, et sa Translation à Argenteuil ? Il est positif qu'en présence de ces attestations de l'histoire on ne saurait raisonnablement contester les faits authentiques qui nous montrent la sainte Tunique donnée par l'impératrice Irène à Charlemagne, le présent de celui-ci à sa fille Théodrade, et la Translation de la Relique sacrée dans le Monastère d'Argenteuil, en l'an 800.

Un autre fait certain, c'est qu'au commencement du xii^e siècle la Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était plus à Constantinople, comme en fait foi l'empereur Alexis Comnène I^{er}. En effet, cet empereur, voulant exciter les princes chrétiens de l'Occident à venir au secours de Constantinople, menacée par les musulmans, leur représentait, comme un des plus puissants motifs, la profanation à laquelle étaient exposées les saintes

Reliques dont cette ville était enrichie. Or, dans la lettre qu'il écrivit, en 1100, à ce sujet, à Robert, comte de Flandre, lettre où il énumère les Reliques que possédait Constantinople, nous ne voyons pas figurer notre sainte Tunique¹. N'est-ce pas là un témoignage éclatant en faveur de notre Tradition ?

Une dernière preuve que nous invoquerons aussi (car nous sommes obligé de nous restreindre), c'est l'usage où l'on était, de temps immémorial, de sonner la grosse cloche, à une heure après-midi, en mémoire de la Translation faite en 800 au Monastère d'Argenteuil. Cet usage ne fut aboli que vers la fin du xvm^e siècle², et il donna lieu, à différentes reprises, à des discussions assez fâcheuses entre les autorités³. On ne peut donc pas raisonnablement douter que la Tunique du Sauveur ne soit venue d'Orient en France, et que c'est à Charlemagne que nous sommes redevables du bonheur de la posséder à Argenteuil.

1. Dom Martène, *Vet. script. et monum. amplissima Collectio*, Paris, 1724, tom. I, p. 574, col. 2.

2. Il a été rétabli de notre temps, par M. l'abbé Millet, curé-doyen d'Argenteuil, auquel le culte de notre sainte Relique doit tant, comme nous l'avons montré dans notre ouvrage plus étendu.

3. Voy. l'abbé Le Bœuf, *Hist. du Diocèse de Paris*, au chap. d'Argenteuil ; et Fréron, *Année littéraire*, année 1756, tom. II, p. 249, 250.

IX

Avant d'aller plus loin dans notre récit, disons un mot du Monastère d'Argenteuil où elle fut placée. A ce sujet, nous ne saurions mieux faire que de citer la plus grande partie de l'article que les savants auteurs de la *Gallia christiana* ont consacré à ce Monastère, et dans lequel se trouvent confirmés, comme nous l'avons dit, la plupart des faits qui précèdent. Cet article a pour titre : *Prioratus humilitatis Beatæ Mariæ de Argentolio*¹ ; nous traduisons :

« Argenteuil est une petite ville située près de la Seine à deux lieues de Paris ; après avoir successivement porté les noms d'*Argentogilum*, *Argentoilum*², elle a conservé celui d'*Argentolium*. Ermenrich et sa femme Numma ou Nummana fondèrent dans cette ville un Monastère, sous le règne de Clotaire III, qui confirma cette fondation vers l'an 665. Le même Monastère qui, d'après le vœu des fondateurs, fut placé sous la dépendance de l'Abbaye de

1. *Gallia christiana*, tom. VII, col. 507, 508.

2. Ce mot est celtique ; il vient de *Arcant twl*, carrières blanchâtres ; le sol d'Argenteuil est riche, en effet, en carrières de plâtre.

Saint-Denys, obtint de Childebert III un privilège daté de l'an III de son règne ; privilège où l'on voit que cette maison fut primitivement habitée par des religieuses, sous la direction de Leudesinde. Charlemagne se le fit céder ensuite par les moines de Saint-Denys pour y placer, sous le gouvernement de sa fille Théodrade, des vierges consacrées à Dieu. »

En 824 eut lieu un échange des serfs entre Éginhard et Théodrade, Abbesse de Notre-Dame d'Argenteuil ¹. « Peu de temps après, continuent nos auteurs ², Théodrade demanda à l'empereur Louis, son frère, que le Monastère d'Argenteuil retournât, après sa mort, sous la dépendance de l'Abbaye de Saint-Denys ; ce que l'empereur Louis, après

1. M. A. Teulet donne cette *charte d'échange* dans sa collection des Œuvres d'Éginhard, traduct., 1 vol. in-12, 1856, édit. Didot, p. LXXII et suiv. ; et il fait cette observation en note : Cette charte a été imprimée pour la première fois, d'après l'original, par Dom Mabillon, *de Re diplomat.*, lib. VI, p. 515, et reproduite par Weinckens, p. 105. Dom Mabillon semble croire que cet acte d'échange a été conclu par Éginhard comme Abbé de Fontenelle, mais c'est plutôt comme Abbé de Saint-Pierre de Gand, car la première signature de l'acte est celle du vidame de Saint-Pierre, que nous retrouvons dans une charte du 21 juin 830, et d'ailleurs, en 824, Éginhard n'était déjà plus Abbé de Fontenelle. Il avait cédé ce Monastère à Anségise dès l'année précédente.

2. *Gallia christiana*, loc. cit.

avoir lu l'acte de donation d'Ermenrich, lui accorda sans peine, en vertu d'un diplôme daté de l'an 828 environ, et qui se trouve parmi les *Pièces justificatives* de notre recueil ¹...

« Cependant on célébrait tous les ans, dans le Monastère de Notre-Dame-d'Humilité d'Argenteuil, une fête anniversaire en mémoire des bienfaits de Charlemagne, et surtout parce qu'il avait enrichi cette maison de la Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Reliques de Sainte Christine apportées de Rome : *AC IN PRIMIS OB SACRAM TUNICAM INCONSUTILEM DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI et corpus sanctæ Christinæ Româ allata*. Nous en avons la preuve dans un vieux Martyrologe, où l'on voit que, le 6 des Ides de Mars, Berthe, fille de Charlemagne, mourut après avoir légué au Monastère un vaste terrain destiné à l'agrandir.

« Mais ce pieux établissement ayant été presque anéanti par la fureur et les ravages des Normands, la reine Adelaïs, mère du roi Robert, forma au commencement du ^x^e siècle le projet de le rétablir et de le doter de nouvelles possessions. Ce fait est constaté par un privilège du roi Robert, daté de l'an ^{xiii} (ou plutôt de l'an ^{viii}) de son règne, qui répond à l'an 1003...

1. *Gallia christiana*, loc. cit., Charte VIII, col. 8. — Ce même diplôme est rapporté dans Dom Bouquet, *Rec. des hist. de France*, tom. VI, p. 542.

Helgaudus, dans sa *Vie du roi Robert*, parle du même fait en ces termes : *Robert construisit un Monastère dans le territoire de Paris, au village d'Argenteuil, où il établit, sous la Règle de Saint Benoît, un nombre assez considérable de Religieuses destinées à glorifier l'Auteur de tout bien et à révérer le Tout-Puissant sous les auspices de la Mère de Dieu et toujours Vierge*¹. »

Les auteurs de la *Gallia christiana* comptent ensuite au nombre des premières Abbesses d'Argenteuil : Leudesinde, Abbesse en 697 ; Aline ou Alina, sous Carloman ; Théodrade, fille de Charlemagne, comme le rapporte aussi l'Abbé Suger ; Ode, sœur de Pépin et de Charlemagne, religieuse de Saint-Maximin de Trèves, qui remplaça Théodrade ; la célèbre Héloïse, etc. Les mêmes auteurs donnent également une liste des Prieurs d'Argenteuil, liste que nous retrouverons un peu plus loin à propos d'Ansoud, viii^e Prieur.

Constatons, en attendant, que, par cette page de la *Gallia christiana*, se trouvent pleinement confirmés les faits concernant Théodrade et la donation par Charlemagne de la sainte Tunique à sa fille, qui était Abbesse du Monastère d'Argenteuil. Mais cette même page nous révèle deux autres faits, non moins précieux et non moins intéressants pour la piété.

1. L'ouvrage de Helgaud se trouve dans Duchesne, *Scriptores rerum Gallic.*, tom. IV.

Nous voulons parler d'abord de l'antique possession, par l'Église d'Argenteuil, des Reliques de Sainte Christine, Vierge, Martyre, du ^{III}^e siècle ¹; et ensuite de ce fait que, de temps immémorial, cette Église honore d'une manière toute particulière la Très-Sainte Mère de Dieu, et cela sous son plus beau titre, celui de *Notre-Dame d'Humilité*. L'Église du Prieuré fut, en effet, dédiée à l'*Humilité* de la Sainte Vierge, et ce titre si peu répandu ², mais si aimé de Marie, qui, dans son sublime Cantique, nous apprend que tel est le principe de sa gloire immortelle : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc Beata me dicent omnes generationes*, ce titre, disons-nous, a été religieusement maintenu, car l'église paroissiale, héritière des richesses spirituelles du Monastère, conserve comme un des plus précieux fleurons de sa couronne l'Autel privilégié de *Notre-Dame d'Humilité*.

Aussi bien, jamais vocable fut-il plus en accord

1. Voy. dans notre ouvrage sur *la sainte Tunique*, liv. III, chap. 4. — Nous avons aussi donné une Dissertation spéciale sur cette Sainte : *Étude hagiographique. Sainte Christine, Vierge et Martyre du III^e siècle*, in-8°, 1858.

2. Nous ne l'avons, en effet, trouvé jusqu'ici qu'à Rome, où il existe un Couvent de la *Visitation*, de Saint-François-de-Sales, fondé en 1603 pour des religieuses de Saint-Dominique, et qui porte aussi le nom de *Notre-Dame de l'Humilité*. (Voy. *Dict. des Pèlerinages*, édit. Migne, tom. I, col. 173.)

parfait avec la Relique que cette bénie église devait renfermer ? La Tunique sainte, œuvre des mains immaculées de l'humble Vierge, témoignage touchant de l'humilité de sa vie divine sur cette terre, n'est-elle pas également un trophée de l'humilité de Jésus ? Ici, en vérité, se confondent et l'humilité de Nazareth et l'humilité du Calvaire : l'humilité profonde de la Mère, tout abîmée en Dieu son Sauveur, et les anéantissements inouïs du Fils, obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ¹ ! Voilà, en deux mots, les incomparables merveilles que nous rappelle sans cesse ce précieux vocable : *Notre-Dame d'Humilité* ; tout cœur pieux savoure l'harmonie de ces rapports si éclatants, tout chrétien, dans ce Sanctuaire de Marie, ne peut que puiser l'intelligence de la vraie et féconde humilité et concevoir l'ardent désir de la pratiquer *en esprit et en vérité*...

Doux et saint Autel de *Notre-Dame d'Humilité* ! je te salue du fond de mon cœur ému avant que tu disparaisses, hélas ! avec la vénérable et antique église qui t'abrite pour quelques jours encore, et qui aura renfermé pendant de si longs siècles la Tunique de Jésus mon Sauveur ² ! Je te salue d'une affection

1. S. Paul, *Philipp.*, II, 8.

2. On sait que l'église actuelle d'Argenteuil doit disparaître, et qu'on en bâtit en ce moment une nouvelle.

toute spéciale... et c'est avec une ineffable consolation que je conserverai le précieux souvenir des larmes et des prières qu'une belle et sainte âme a versées en ta présence, et des joies célestes que cette âme humble et douce a goûtées à ton ombre tutélaire! Je te salue, Autel bien-aimé, Autel sacré, cher asile témoin de tant de soupirs, dépositaire de tant de vœux... Je te salue, et nos cœurs reconnaissants te suivront dans le nouveau Temple qui s'élève et dont tu dois être, avec la Tunique de Notre Sauveur, la plus grande richesse, la gloire immortelle!...

A.

Cette Tunique sainte ayant donc été solennellement déposée, en 800, dans le Monastère d'Argentueil, y demeura tranquillement honorée jusque vers l'année 857. A cette époque de nouveaux barbares, les Danois ou Normands, vinrent porter dans ces lieux leurs ravages. Ode était Abbessse du Monastère, et Charles le Chauve était encore assis sur le trône de Charlemagne. Le Monastère fut ruiné, les biens emportés, mais pour notre Relique, les religieuses, avant de prendre la fuite, la cachèrent, avec la châsse qui la renfermait, dans une muraille, où elle resta enfouie et complètement oubliée des fidèles, qui

la croyaient à tout jamais perdue, jusqu'en l'année 1156.

Ce fait d'enfouissement et d'oubli, durant un si long espace de temps, ne doit point nous surprendre. Il est assez commun dans l'histoire des Reliques¹. C'est ainsi que le *titre de la Croix*, comme la plupart des Reliques les plus précieuses de Rome, fut caché par la crainte des Barbares, et ne fut découvert dans une voûte de l'église que plus de mille ans après². C'est ainsi encore que la châsse contenant le corps de Saint Vincent Ferrier demeura inconnue et comme ensevelie dans l'oubli depuis l'an 1590 jusqu'en 1637, époque à laquelle elle fut découverte par l'Évêque de Vanne³. Mais nous ne pousserons pas plus loin ces exemples qui suffisent, au besoin, pour dissiper tout nuage au sujet du fait qui nous occupe.

Cependant le Monastère d'Argenteuil avait été rebâti. Le célèbre Suger, Abbé de Saint-Denis, en

1. Consulter sur plusieurs Inventions de Reliques les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, entre autres Vol. le tome II du mois de mai.

2. *Hist. épigraphique du Christianisme*, apud *Auxil. cath.*, tom. I, p. 232.

3. *Vie de saint Vincent Ferrier*, par l'abbé A. Bayle, 4 vol. in-12, 1855, p. 339, 340. On peut voir, du reste, dans la *Vie de Saint Ambroise*, par Hermant, in-4^o, 1618, de bonnes remarques sur la conduite de Dieu dans la découverte des Reliques.

avait réclamé la possession et y avait établi des Religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. On ne pensait plus au Trésor insigne, lorsqu'il plut au Seigneur de révéler à l'un de ces religieux le lieu où le Vêtement sacré était caché. Celui-ci le dit à ses frères, et tous, heureux de cette découverte, bénirent le *Dieu des miracles*¹. Ceci se passait en 1156.

Bientôt le bruit de cet événement, vrai et grand bienfait du Ciel, se répandit et causa une sensation dont le retentissement apparaît dans l'histoire de cette époque. Le clergé, le roi Louis VII lui-même, les grands de sa cour, les simples fidèles, vinrent à Argenteuil pour vérifier cette précieuse découverte, comme l'atteste une Charte très-authentique et très-importante en ce qu'elle relate et confirme les faits antérieurs de notre Tradition touchant la Tunique de Jésus, qui, dit cet Acte, se conservait à Argenteuil

1. *Deus qui facis mirabilia. Psalm. LXXVI, 15.* — Les auteurs ne nous rapportent point d'une manière précise comment Dieu fit connaître où était ce sacré dépôt. Les uns, dit Dom Gerberon (*op. cit.*, p. 45, 46), prétendent que ce fut un Ange qui découvrit à un Religieux du Monastère le lieu où était la sainte Tunique, comme ce fut un Ange qui marqua à Saint Ambroise l'endroit où se trouvaient les corps de Saint Gervais et de Saint Protas. D'autres pensent que ce fut une lumière miraculeuse qui parut sur la muraille où notre Relique était cachée. Mais il nous suffit de savoir qu'elle fut découverte par une Révélation divine. *Divinâ Revelatione reperta est*, dit Robert, historien contemporain.

depuis longtemps : *Ab antiquis temporibus* ¹. Cette Charte, datée de 1156, sous le Pontificat d'Adrien IV, est émanée de Hugues, Archevêque de Rouen, qui vint aussi avec plusieurs Évêques et qui exposa la Relique à la vénération, après avoir accordé des Indulgences pour cette cérémonie ².

On ne saurait véritablement désirer plus de témoignages pour attester le fait dont nous parlons, que n'en fournissent quantité d'historiens, depuis Robert, Abbé du Mont Saint-Michel, auteur contemporain ³,

1. Voir le texte de cette chartre importante dans notre ouvrage sur la sainte Tunique, 2^e édit., p. 375 et suiv.

2. Dom Gerberon et Gabriel de Gaumont font, avec raison, le plus grand cas de la Charte de Hugues, Archevêque de Rouen. Le premier termine ainsi le chapitre où il en parle : « Il faut donc reconnaître de bonne foi que, s'il y a quelque chose de certain en histoire, c'est que la Tunique sans couture de Jésus-Christ a été apportée à Argenteuil, puisqu'elle y a été trouvée l'an 1156, comme tous les auteurs français et étrangers l'assurent, et qu'elle y fut déployée et publiquement exposée en présence du roi, comme le déclare l'acte authentique qui nous est resté. » (*Hist. de la sainte Robe*, etc., p. 47.) Ajoutons que le savant Du Saussay a vu l'original de cette chartre, et qu'il l'a trouvé si beau, qu'il en a inséré une copie dans son livre intitulé : *Panoplia sacerdotalis*, et qu'il y a joint des Notes pour vérifier les noms des Évêques qui y sont désignés.

3. *Continuation de la Chronique de Sigebert*, an 1156, p. 774. — A cet auteur contemporain il faut joindre : Du Saussay, *op. cit.*, *ubi supra* ; Sinnichius, dans ses *Commen-*

jusqu'à Dom Ceillier et Fleury¹. Dans l'impossibilité où nous sommes, vu le peu d'espace de cet Opuscule, de citer tous ces témoignages, nous mentionnerons du moins le passage suivant de la *Gallia christiana*, à l'article consacré à Ansoud, VIII^e Prieur du Monastère d'Argenteuil :

« Ansoud, disent les Bénédictins², le même peut-être qui est connu sous le nom d'Ansoud Alcaume (*Ansoldus, idem fortasse qui vocatur Ansoldus Alalmus*), était Prieur de Saint-Denys en 1153 et 1154 et d'Argenteuil en 1156. Cette année même, la Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut retrouvée dans le Monastère d'Argenteuil (*Tunica Christi Domini inconsutilis in Argentoilensi Monasterio reper-*

taires sur l'Écriture, lib. I, cap. II ; Matthieu, Bénédictin de l'Abbaye de Westminster, dans ses *Fleurs de l'Histoire*, sous l'an 1156, p. 43 ; un autre Bénédictin, Matthieu de Paris, *Hist. d'Angl.*, sub. Steph. reg. ad an. 1156 ; Jean Brompton, Bénédictin anglais, Abbé de Jorevall, *in Chron.* ad an. 1157 ; André Favin, *Hist. de Nav.*, liv. II ; Triveth, dans sa *Chronique* insérée dans le *Spicilège* de Dom Luc d'Achéry, et Gauthier de Conventry, aussi dans sa *Chronique*, ad an. 1156 ; Froissard, *Hist. de France*, liv. III, chap. 51. Remarquons, en passant, que ces auteurs ne manquent pas de confirmer ce que nous croyons avoir suffisamment établi dans notre ouvrage plus complet (liv. I^{er}, chap. II), à savoir : « que la Tunique de Jésus-Christ est l'ouvrage de sa Très-Sainte Mère. » Voir aussi *ubi suprà*, chap. III.

1. Dom Ceillier, *Hist. des aut. sac. et eccles.*, tom. XVII, p. 16, 17 ; et Fleury, *Hist. eccles.*, liv. LXX, n^o 17. •

2. *Gallia christiana*, tom. VII, *ubi suprà*.

ta est), comme l'atteste Robert du Mont dans son Appendice sur la *Chronique de Sigebert* ¹ : « Dans le « diocèse de Paris, dit-il, la Robe de Notre-Seigneur « fut retrouvée au Monastère d'Argenteuil par suite « d'une Révélation divine (*divina Revelatione reperta « est*); elle était sans couture et d'une couleur rous- « sâtre; sa glorieuse Mère l'avait faite pour Lui, lors- « qu'il était encore Enfant, ainsi que l'indiquait « l'écrit trouvé avec le Vêtement. » On peut joindre à ce témoignage celui de Hugues, Archevêque de Rouen, qui assure qu'en présence de plusieurs Évêques et Abbés, ainsi que du roi Louis et des grands de sa cour, « il contempla humblement la « Robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ Enfant, la- « quelle était déposée depuis une époque très-reculée « dans le trésor de l'église d'Argenteuil, où on la « conservait religieusement, comme un gage de salut « pour les fidèles; » qu'il la tira de sa châsse « et « l'exposa avec respect aux regards avides et aux « hommages empressés des fidèles. » Le même An- soud fut ensuite le troisième Abbé de Compiègne. Voilà ce que rapportent les savants auteurs de la *Gaule chrétienne* sur l'heureuse découverte ou *Invention* ² de la Tunique sacrée en 1156.

1. Cette *Chronique* se trouve dans Schard, *Rerum germanic. vet. chronographi*.

2. Frédegair se sert de cette expression. Voir le V^e liv. de sa *Chronique*, où il parle de l'*Invention* de notre Relique.

Nous ne pouvons nous livrer aux réflexions que demanderaient et l'importance de cet événement, et la valeur d'un Acte émané d'un Archevêque qui fut, dit Moréri, l'un des plus grands et des plus savants prélats de son temps, et qui nous a laissé plusieurs monuments de son érudition¹. Nous avons fait ailleurs les observations nécessaires sur tout ceci², et nous n'avons pas à y revenir dans un simple *Abrégé*. Toutefois, faisons une courte remarque.

Tous les auteurs, — et l'on a vu que la liste en est longue, — qui mentionnent la découverte de la Tunique du Sauveur en 1156, observent qu'avec elle on trouva des lettres ou écrits qui attestaient l'au-

1. Sur Hugues, Archevêque de Rouen, qui mourut en 1164, consulter Dom Richard, *Biblioth. sacr.*, édit. in-8°, tom. XIII, p. 232 et suiv. ; Dupin, *Biblioth. des aut. eccles.*, xii^e siècle ; et surtout Dom Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et eccles.*, tom. XXIII, p. 109 et suiv. .

2. Voy. liv. III, chap. VIII et IX, de notre grand ouvrage sur la sainte Tunique, 2^e édition. — Un savant modeste, Bibliothécaire au Louvre, M. Émile Dunaime, mort il y a quelques années, et à la pieuse mémoire duquel nous sommes heureux de rendre hommage, a bien voulu constater que, dans notre livre, nous avons « victorieusement réfuté les allégations mensongères que Dulaure s'est permises au sujet de la sainte Tunique que dans plusieurs ouvrages dont l'inexactitude et la partialité sont généralement connues. » (Voir l'*Union*, de Rouen, n° du 22 juillet 1846.) — Les impiétés et les calomnies de Dulaure ont été répétées dans quantité de misérables ouvrages qui ont paru sous le titre de : *Environs de Paris*, etc., livres que tout esprit sérieux ne peut que dédaigner.

thenticité de la Relique et relataient son histoire. Or ce fait nous paraît mériter grande attention. Ces titres relient le présent au passé. Ce sont là autant d'anneaux d'une même chaîne qui embrasse tous les âges, et il y a, ce nous semble, dans cette tradition non interrompue, une garantie pour la véracité des faits et une preuve bien propre à faire réfléchir les esprits les plus difficiles.

XI.

Si nous ne pouvons nous étendre, comme nous le voudrions, sur ces considérations, ce que, encore une fois, ne comporte point un *Abrégé*, il nous faut également nous borner à indiquer rapidement quelques-uns des faits qui suivent l'époque où nous sommes arrivés, tels que les pèlerinages qu'entreprirent, à plusieurs reprises, des prélats et d'illustres personnages¹; les honneurs que l'on rendit à notre Relique sacrée; les grâces spirituelles et les guérisons miraculeuses qui signalèrent la vertu du Vêtement glorieux du divin Sauveur, et dont le docte Salmeron atteste la vérité en ces termes : « *Tunica in oppido*

1. L'abbé Lebœuf, qui n'est pas toujours très-exact dans ce qu'il dit sur notre Relique et qui n'est pas exempt de l'esprit qui animait les hypercritiques de son temps, cite cependant ces personnages et les honneurs rendus à la sainte Tunique. Voy. son *Hist. du Dioc. de Paris*, tom. IV, art. *Argenteuil*.

Argentolio, non longe a Lutetia Parisiorum dissito, ubi magna veneratione peregrinis spectanda proponitur, nec sine magnis interdum signis. Dans la ville d'Argenteuil, située non loin de la Lutèce des Parisiens, la Tunique est exposée et il s'y accomplit de temps en temps d'insignes miracles ¹. »

Mentionnons cependant, avec un peu plus de détails, d'autres faits non moins intéressants et qui déposent en même temps en faveur de notre Relique. Un auteur qui écrivait vers 1435, dans un livre curieux ², mais où l'on ne se douterait pas qu'il pût être question de la Tunique sacrée, dit qu'il l'a vue à cette époque. Voici ses propres paroles; nous conserverons à son style sa grâce naïve et charmante, tout en plaçant cependant une rectification en note. Il s'agit de la *couleur pourpre*. « Ceste couleur, écrit notre auteur, est pour Roys, Empereurs et grands Seigneurs. Et spécialement le Filz de Dieu, qui est le Roy des roys et Seigneur des seigneurs, en voulut estre revestu. Car nous lisons en sa vie que la glorieuse Vierge sa Mère lui fist ung vestement de couleur de pourpre ³, qui estoit inconsutill, c'est assavoir

1. Salmeron, *Comm. in Évang. hist. et Act. Apost.*, t. X, tract. xvii, xviii, p. 316.

2. *Le Blason des couleurs en armes, livrées et devises*, par Sicille, Héraut d'Alphonse V, roi d'Aragon, publié et annoté par Hippolyte Cocheris, 1 vol. grand in-12, de la coll. d'Auguste Aubry, 1860, p. 50.

3. Nous ne savons où ce bon héraut du roi d'Aragon a

sans cousture, pour montrer qu'elle l'avoit conçu sans péché de virginale corruption. Et cressoit le dit vestement comme le doux enfant cressoit ; qui

pris que la Très-Sainte Vierge fit à son divin Fils un vêtement de couleur de pourpre. Il faut que sa préoccupation d'auteur du *Blason des couleurs* l'ait singulièrement trompé et qu'il ait bien mal apprécié la couleur propre de la Tunique vénérée à Argenteuil, car nulle part il n'est question d'un tel vêtement fait à Jésus par Marie, et notre sainte Tunique n'est nullement de couleur de pourpre, mais de couleur brune foncée, ou de rose sèche (*Voy. là-dessus notre ouvrage plus étendu, 2^e édit. p. 349, 350*). A part cette distraction ou cette confusion au sujet de la couleur exacte du saint Vêtement que nous possédons, le témoignage de cet auteur montre du moins qu'au XV^e siècle cette Relique était visitée par les pèlerins, et c'est uniquement à ce titre que nous avons recueilli ses paroles.

Cette distraction de l'auteur du *Blason des couleurs* nous rappelle celle de Dom Calmet qui, parlant dans son *Dictionnaire de la Bible* de la sainte Robe qui est vénérée à la cathédrale de Trèves, ajoute ces mots : « Celle qu'on voit au Prieuré d'Argenteuil, près de Paris, n'est pas une Tunique, mais un manteau couleur de pourpre. » Et, là-dessus, un récent auteur, le R. P. Séraphin, Passioniste, dans son livre *les Grandeurs et l'Apostolat de Marie*, etc., tome III, 1862, p. 563, s'appuie de l'autorité de Don Calmet pour contredire notre Tradition, et s'écrie que « le savant Dom Calmet a vu lui-même le manteau d'Argenteuil, » ce qui veut sans doute dire que la question est jugée ! Nous avons déjà réfuté l'assertion de Dom Calmet dans notre précédent ouvrage (*Voy. liv. v, chap. 6*), et nos raisons ont probablement paru de quelque valeur, puisque M. l'abbé A.-F. James, dans la nouvelle édition qu'il a donnée du *Dictionnaire de la Bible*, de Dom Calmet (4 vol. in-4^e, 1846, édit.

est beau miracle. *J'ay veu l'abillement à Argenteuil, près de Paris environ trois lieues.* Le Roy des roys doncques a bien voulu ennoblir la pourpre, pour

Migne), ne craint pas de dire, parlant de la sainte Tunique d'Argenteuil : « Dom Calmet a commis plus d'une méprise sur ce sujet, » et ne fait aucune difficulté ensuite de rectifier toutes les assertions du savant Bénédictin par nos propres observations qu'il cite dans leur étendue, au tome IV^e, col. 956-958, de son édition. Malgré tout ceci, nous croyons devoir présenter ici une nouvelle et courte remarque.

Pour ceux qui veulent se fonder sur l'autorité de Dom Calmet, nous nous permettons de les renvoyer à l'*Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par M. l'abbé A. B. Caillau, in-12, 1843, p. 341 et suiv., à l'opuscule de M. l'abbé Milôchau, *La Vierge de saint Luc à Sainte-Marie-Majeure*, in-8^e, 1862, p. 15, 16, et surtout au très-docte abbé Faillon, dans ses beaux *Monuments inédits sur l'apostolat de Sainte Marie-Madeleine*, etc., 2 vol. in-4^o, 1848, spécialement au tome I, col. 28, 34, 37, 43, 49, 54, 268 et *passim*. Ils y verront ce qu'on doit penser de la critique de Dom Calmet, et ils reconnaîtront, ce nous semble, que, si l'on peut s'incliner devant l'autorité du savant Bénédictin toutes les fois qu'il s'agit de linguistique et d'érudition, il ne saurait en être de même quand il est question d'hagiographie et d'archéologie sacrée : sur ces points, on ne peut oublier les reproches qui ont été si souvent adressés à son jugement et à sa critique par les auteurs les plus graves et les plus compétents.

Quant à ce qui est de faire de Dom Calmet *un témoin* en ce qui concerne notre sainte Relique, c'est véritablement abuser du sens des textes. Où a-t-on lu que cet érudit déclare avoir vu et inspecté notre Tunique sacrée ? Nous ne trouvons rien de semblable dans l'article de son *Dictionnaire de la Bible*, con-

monstrer qu'il estoit le grant Roy du Ciel et de la terre... »

En l'année 1529, notre sainte Relique reçut les hommages d'une foule de religieux et de fidèles, et cela dans une cérémonie solennelle que Dom Michel Félibien nous décrit ainsi ¹ : « Quelques jours avant que le Cardinal de Bourbon prit possession de l'Abbaye de Saint-Denys, les religieux d'Argenteuil y apportèrent en procession la Robe de Notre Seigneur.

sacré aux Vêtements des Hébreux. Il y parle de la sainte Robe de Trèves, comme nous le faisons nous-même plus loin (chap. xv et xvi), et il ne dit que ces mots erronés, au sujet de notre sainte Tunique : « Celle qu'on voit au prieuré d'Argenteuil, près de Paris, n'est pas une tunique, mais un manteau *couleur de pourpre*. » Voilà tout ce que nous lisons dans Dom Calmet, et c'est ici une assertion purement gratuite, une légèreté inconcevable. Certes, nous n'avons pas besoin d'autre preuve, pour montrer qu'il n'a réellement point vu la Relique d'Argenteuil, que les deux lignes qu'on vient de lire : car, s'il l'avait vue, il n'aurait point parlé d'un *manteau*, ni de la *couleur de pourpre*, notre Relique sacrée n'ayant ni cette forme, ni cette couleur. Le docte Bénédictin s'en serait-il rapporté, à ce sujet, au dire de Sicille, le héraut d'Alphonse V ? Nous ne savons, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne pouvait nous donner une plus éclatante marque du peu de fondement qu'on peut faire sur ses assertions en fait d'histoire de Reliques ! Nous ne nous étonnons plus, après cela, des critiques considérables dont plusieurs de ses écrits ont été l'objet.

1. *Hist. de l'Abbaye de Saint-Denys*, in-fol., liv. vii, p. 384 (ex actis capitularibus); voy. aussi G. de Gaumont, *Dissert. sur la sainte Tunique*, etc., 1667, p. 136.

Il est marqué que ceux de l'Abbaye, revêtus d'aubes, allèrent par honneur jusque vers le milieu de la ville, ou deux religieux prirent la sainte Relique et l'apportèrent dans l'église, et qu'après la grand'messe toute la Communauté reconduisit la procession jusqu'au Prieuré de l'Estrée. » La dévotion fut encore plus générale en l'année 1534, lorsque, comme le rapporte Gabriel de Gaumont ¹, la Tunique fut portée en procession avec la Sainte Croix et les autres Reliques de la Sainte-Chapelle.

Plus tard, c'est-à-dire en 1653, le Pape Innocent X érigea, par une Bulle dont nous avons le texte, une Confrérie en l'honneur de la sainte Tunique, et accorda de grandes Indulgences à ceux qui entreraient dans cette pieuse Association. Vingt-sept ans après, en 1680, on fit la Translation solennelle de la Tunique du Sauveur dans une riche châsse donnée par Marie de Lorraine, duchesse de Guise ². A cette occa-

1. *Id.*, *ibid.*, p. 138.

2. Dom Gerberon a dédié son ouvrage à cette duchesse de Guise. On lit dans sa Dédicace : « Les profonds respects et la grande vénération qu'a V. A. pour la sainte Robe sont une preuve assez éclatante que de toutes les dépouilles du Fils de Dieu rien ne lui est plus précieux que ce sacré Vêtement, qui, étant l'ouvrage de la Sainte Vierge, est une Relique de la Mère et du Fils, et qui, ayant été plusieurs fois trempé dans le Sang de Jésus-Christ et servi d'instrument à sa vertu divine, porte les plus sensibles caractères de sa puissance et de l'excès de l'amour qu'Il a eu pour les hommes. »

sion, la Relique fut honorée d'une manière particulière et procès-verbal de la cérémonie fut dressé : nous avons encore entre les mains cette pièce historique.

Et, en même temps que ces honneurs étaient rendus à notre vénérable Tunique, le Seigneur exerçait ses miséricordes. Nous voyons effectivement que, durant le ^{xvii}^e siècle, comme avant et comme depuis, plusieurs grâces et guérisons miraculeuses furent obtenues par la vertu du Vêtement sacré. Dom Gerberon et Gabriel de Gaumont, qui écrivaient en ce temps, nous en font foi ¹. Ce dernier, après les avoir énumérées, termine par ces lignes : « Ces preuves sont suffisantes pour obliger les personnes dociles et pieuses d'acquiescer à la croyance de cette précieuse Relique; et la Sainte Vierge nous dit assez par les grâces et les merveilles qui s'opèrent en ce lieu que c'est en effet la Tunique de son Fils : *Tunica Filii mei est* ². » Ajoutons, — et c'est le raisonnement que fait un auteur contre les protestants au sujet des Reliques en général ³, — ajoutons que, par ces miracles, Dieu nous indique assez Lui-même l'authenticité de notre Relique et qu'Il approuve l'honneur que l'Église lui rend.

1. Dom Gerberon, *Hist. de la sainte Robe*, etc., chap. xvi ; Gabriel de Gaumont, *Dissert. sur la sainte Tunique*, etc., ad fin.

2. *Gen*, xxxvii, 33.

3. L'abbé de Cordemoy, *Traité des saintes Reliques*, 1719, chap. viii, p. 159 et suiv.

· XII.

Mais la Révolution éclata. On se figure facilement ce que devinrent le Monastère d'Argenteuil et son trésor au milieu « de cette effrayante punition infligée à la France, » dit Joseph de Maistre ¹. La châsse donnée par la duchesse de Guise fut prise. Quant à la Tunique du Fils de Marie, on la déroba à la fureur des révolutionnaires, jusqu'à l'heure où le Tout-Puissant ayant permis que le calme succédât à la tempête, que l'ordre se refit après les bouleversements de l'impiété, le Cardinal Caprara, auquel l'Église de France doit tant, la remit en honneur par un Acte authentique.

Par les soins et le zèle de M. l'abbé Gaidechen, alors curé, il fut adressé au Légat du Saint-Siège un *Exposé*, daté du 29 avril 1804, où l'on rappelle les faits sur lesquels est appuyée l'antique possession par Argenteuil de la sainte Tunique, et les titres qui attestent, de siècle en siècle, cette possession. On termine en demandant le rétablissement du culte « que l'on rendait à ce monument de notre salut, dans le

1. Lequel ajoute : « S'il entraît dans les desseins de Dieu de nous révéler ses plans à l'égard de la Révolution française, nous lirions le châtimement des Français comme l'arrêt d'un Parlement. » (*Considérations sur la France*, chap. II, p. 10 et 19, de l'édition de 1834.)

Prieuré conventuel supprimé, et son transfert « dans l'église principale d'Argenteuil, avec les mêmes privilèges et les mêmes grâces de l'Église dont il jouissait de temps immémorial ¹. »

Le Cardinal Caprara rendit donc, à la même date, une *Déclaration* où il dit « qu'en vertu de l'autorité spéciale et particulière qui lui a été conférée par le Souverain Pontife Pie VII, il confirme les Indulgences contenues dans la Bulle du Pape Innocent X, de sainte mémoire, données à Rome à Sainte-Marie-Majeure, l'an 1653. » Le Cardinal Caprara s'en réfère, au reste, à l'Évêque diocésain, « auquel il appartient de connaître, ajoute-t-il, de l'authenticité de la Relique, avant de l'exposer de nouveau à la vénération des fidèles ². »

L'Évêque diocésain, qui était alors Mgr Louis Charrier de la Roche, ordonna en effet une enquête pour procéder aux informations nécessaires. Les pièces furent consultées et examinées. On entendit des témoins dignes de foi, et M. l'abbé Cotteret, qui fut depuis Évêque de Beauvais, dressa du tout un Procès-verbal, d'après lequel l'Évêque de Versailles réintégra le culte que l'on rendait autrefois à la sainte Relique, et depuis cette époque elle n'a pas cessé d'être honorée.

1. Cet *Exposé* est conservé aux archives de l'Église d'Argenteuil.

2. Voir le texte de la *Déclaration* du cardinal Caprara dans notre ouvrage sur la *sainte Tunique*, p. 384, 385.

XIII.

C'est surtout de nos jours que les honneurs rendus à la Tunique du Sauveur ont pris un nouvel élan. Le Seigneur ayant donné à l'Église d'Argenteuil un pasteur pieux et dévoué, on a vu, grâce aux soins éclairés et au zèle persévérant de M. l'abbé Millet, et avec l'autorisation de Mgr Blanquart de Bailleul, Évêque de Versailles (depuis Archevêque de Rouen), on a vu, disons-nous, ce culte touchant s'accroître et fleurir comme au temps de la plus grande ferveur.

Citons, en preuve, ces belles processions annuelles de l'Ascension et du lundi de la Pentecôte où le Vêtement sacré est porté solennellement au milieu d'une foule de pèlerins accourant de tous les points et se pressant autour de la Relique sainte ; témoin aussi ce concours de fidèles qui se fait tous les jours, et principalement le vendredi, à Argenteuil, pour vénérer la Tunique de Jésus ; témoin encore ces grâces spirituelles et temporelles que le Seigneur, renouvelant ses anciennes merveilles, accorde encore aujourd'hui à ceux qui viennent avec foi et amour le prier devant son glorieux Vêtement et dont les guérisons du jeune de Damas, du marquis d'Harcourt, du fils de lord Clifford et de beaucoup d'autres que

nous avons mentionnées ailleurs ¹, sont des exemples assez frappants : guérisons attestées par des médecins distingués, reconnues par un vénérable prélat, Mgr l'Évêque de Lausanne et Genève ², et que nous pouvons bien appeler miraculeuses, sans toutefois prévenir en rien le jugement de la sainte Église romaine, à laquelle il appartient seule de prononcer.

A ces faits, dont nous avons été et dont nous sommes toujours les heureux témoins, joignons l'incalculable faveur accordée par le Pape Grégoire XVI qui, « voulant, dit-il, illustrer l'Église d'Argenteuil, ainsi que l'autel du Vêtement ou de la Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui y est déposé, » déclare, par un Bref en date du 24 août 1843, « cet autel *privilegié* à perpétuité ³ ; » joignons également cette belle et grande cérémonie du 12 août 1844, présidée par Mgr Gros, Évêque de Versailles, et qui s'est accomplie au milieu d'un nombre extraordinaire de pèlerins et d'ecclésiastiques : nous voulons

1. Dans notre Revue *le Mémorial catholique*. Voir le vol. de 1843-1844, tom. III^e : guérison du jeune de Damas, p. 191, 289 et suiv. ; de M. de Harcourt, p. 152 et suiv. ; du jeune Clifford, p. 121 et suiv., p. 263 et suiv.

2. Voir l'attestation de M^{gr} l'Évêque de Genève dans le *Mém. cath.*, tom. III, p. 295, et dans un Opuscule, publié en 1843, in-12 de 24 pages, par les RR. PP. Jésuites de Fribourg, sur les guérisons des jeunes de Damas et Clifford.

3. Nous donnons ce Bref du Pape Grégoire XVI dans notre ouvrage sur la sainte Tunique, 2^e édit. Liv. v, chap. v.

parler de la Translation de notre Relique dans une châsse nouvelle et plus riche. Cette Translation a été des plus solennelles et des plus émouvantes ¹; il en a été dressé un Procès-verbal que nous avons eu l'honneur et le bonheur de rédiger ² et qui est renfermé dans la magnifique châsse en bronze doré et du style du XII^e siècle, exécutée d'après le plan et le dessin du R. P. Arthur Martin, si célèbre par ses beaux travaux archéologiques.

Et en même temps que ces faits se réalisaient, Dieu, toujours riche en miséricorde, continuait à en donner des marques éclatantes; il découlait toujours de la Tunique sacrée une vertu qui guérissait toutes les maladies ³; la foi des fidèles ne cessait de se manifester; chaque année était marquée par quelque grâce nouvelle et par des guérisons merveilleuses ⁴;

1. Sur cette Translation, voir notre ouvrage ci-dessus, liv. v, chap. vii, p. 318 et suiv., et le *Mém. cath.*, tom. IV, p. 80-85.

2. Une copie de ce Procès-verbal, qui offre le résumé historique de notre Tradition et qui donne les détails de la cérémonie de la solennelle Translation du 12 août 1843, est également conservée dans les archives de l'Église d'Argenteuil.

3. *S. Marc*, v, 30 et *passim*.

4. Pour toutes les guérisons opérées, dans ces derniers temps, par la vertu de la sainte Tunique, voir le *Mémorial catholique*, les vol. de 1843-1844, tom. III, p. 190, 429 et suiv.; — de 1844-1845, tom. IV, p. 84 et suiv.; — de 1845-1846, tom. VI, p. 233 et suiv.; 367. et suiv.; — de 1852-1853, tom. IX, p. 123; — de 1856, tom. XII, p. 73 et suiv.; — de 1860,

les pèlerins accouraient plus nombreux au Sanctuaire béni et accomplissaient leur pieux voyage avec les démonstrations les plus touchantes de dévouement et d'humilité. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple entre mille et dont plusieurs nous sont connus, on nous rapporte en ces termes le fait d'un célèbre publiciste, Donoso Cortès, dont les catholiques connaissent les éloquentes écrits : « La piété de Donoso Cortès n'avait fait que grandir et se fortifier jusqu'au dernier jour de sa vie. *Il raisonnait sa foi comme un homme de génie*, il la pratiquait comme un enfant, sans emphase, sans respect humain, sans l'ombre d'une hésitation devant les Commandements de Dieu et de l'Église, sans l'ombre d'un doute envers leurs promesses. Il égalait sous ce rapport le plus humble et le plus fervent paysan de l'Espagne. Ayant su que l'on gardait un Vêtement de Notre-Seigneur dans l'église d'Argenteuil, il voulut s'y rendre en pèlerinage, pour obtenir de la compassion de Jésus la guérison de l'un de ses frères malades. C'était vers la fin de l'automne de 1851 ; la pluie tombait à torrents. Il n'en fit pas moins toute la route à pied. Son compagnon lui ayant dit qu'il n'aurait pas cru qu'un

tom. XVI, p. 293 et suiv.;— de 1863, tom. XIX, p. 102, 103.— Il n'est question, dans ces divers renvois, que des guérisons obtenues dans le Sanctuaire d'Argenteuil. Nous ne parlons pas des articles que nous avons donnés, dans le cours du *Mémorial*, sur les solennités en l'honneur de la sainte Tunique.

Espagnol pût consentir à se laisser mouiller si longtemps, il répondit en souriant qu'il faudrait bien une autre pluie pour laver ses péchés ¹. »

XIV.

On vient de voir, simplement notés, quelques-uns des faits qui se sont accomplis depuis le rétablissement du culte de la sainte Tunique. Mais ce n'est pas tout. Parmi les innombrables marques de vénération et les témoignages éclatants que cette Relique a reçus dans le cours des âges, et particulièrement en ces dernières années, il en est un sur lequel nous devons nous arrêter un instant.

En 1854, l'immortel Pie IX, ce doux et saint Pontife glorieusement régnant, manifesta le désir de posséder une portion, la plus considérable possible, de notre Relique insigne. C'est ce que le Sacriste de Sa Sainteté, Mgr Castellani, Évêque de Porphyre, fit savoir par une lettre spéciale à Mgr l'Évêque de Versailles. Sur cette demande, Mgr Gros écrivit à M. l'abbé Millet, ancien Vicaire général titulaire, chanoine curé-doyen d'Argenteuil, pour l'inviter à faire droit au vœu exprimé par le Sacriste du Sou-

1. Notice sur Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, par Louis Veuillot, *Univers*, n° du 23 mai 1853.

verain Pontife. Ce vœu, d'ailleurs honorable pour l'Église d'Argenteuil, était d'autant plus facile à remplir que, par le malheur des temps, la précieuse Relique n'ayant pu être conservée en son entier¹, on pouvait, sans inconvénient, en distraire l'un des fragments existants. Mgr de Versailles autorisa donc le vénérable curé à ouvrir la châsse où est renfermée la Relique, et à en briser les sceaux pour en extraire la portion désirée.

Ce fut le 13 novembre 1854 que M. le curé procéda à cette intéressante cérémonie, en présence du clergé de la paroisse et d'une pieuse assistance. Elle se fit dans le recueillement le plus profond et avec l'allégresse la plus vive de la part des témoins, heureux de pouvoir vénérer de si près le Vêtement insigne du Sauveur. La portion que M. le curé distraya de la châsse est d'environ 15 centimètres; il dressa procès-verbal de cette cérémonie, le plaça dans le Reliquaire avec les autres titres, et apposa sur le tout le sceau épiscopal que Mgr l'Évêque de Versailles lui avait confié pour cette opération.

Le précieux Fragment fut renfermé dans une bourse de soie rouge. Il s'agissait maintenant de le faire parvenir à sa destination. M. le curé en conféra avec Mgr l'Évêque, et il fut un instant question de le

1. Nous avons expliqué ceci dans notre ouvrage sur *la sainte Tunisie*, liv. III, chap. V, et liv. IV, chap. VII.

confier à quelqu'un des Prélats qui, à cette époque, se rendaient à Rome pour les fêtes de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception de la Très-Sainte Vierge. Mais, réfléchissant ensuite qu'il serait mieux de remettre en personne un si précieux dépôt, M. l'abbé Millet s'offrit de le porter lui-même, ce que Mgr de Versailles accueillit avec joie. Et, en effet, qui méritait plus cet honneur et cette consolation que le digne curé d'Argenteuil, gardien né de notre sainte Relique, et qui a tant fait jusqu'ici pour l'extension et la gloire de son culte béni ?

Le pieux pasteur partit donc le 27 novembre. Il se trouva de passage avec ces nombreux pèlerins, ecclésiastiques et laïques, qui se rendaient dans la Ville éternelle, et qui essuyèrent cette tempête qu'ont racontée les journaux et dont ils furent délivrés comme miraculeusement. Le durent-ils à la protection de la sainte Relique enfermée dans la bourse ci-dessus indiquée, et que le digne curé portait sur sa poitrine?... Plusieurs des passagers n'en doutèrent point. Toujours est-il qu'ils arrivèrent heureusement à Rome, le 3 décembre. Aussitôt, M. le curé fit connaître sa présence dans la Ville sainte au Sacriste du Vicaire de Jésus-Christ, et quand Sa Sainteté Pie IX eut appris de son Sacriste que M. le curé d'Argenteuil avait fait le voyage exprès, il en témoigna la plus vive et la plus bienveillante gratitude. Le 5, M. le curé se rendit au

Quirinal, remit à Mgr Castellani, avec le précieux Fragment de la sainte Tunique de Notre-Seigneur, tous les documents (c'est-à-dire, copie des procès-verbaux, la nomenclature des Indulgences, les titres et notre ouvrage sur la Relique) qui en établissent l'authenticité; et le 6, il eut le bonheur de recevoir, au Vatican, la bénédiction apostolique du Souverain Pontife lui-même.

Ainsi, ce fut trois jours avant les grandes solennités du 8 décembre 1854 (cette date à jamais mémorable dans les Fastes de la sainte Église catholique) que le précieux Fragment demandé fut réuni au Trésor des Reliques du Saint-Père : touchante et merveilleuse coïncidence ! écrivions-nous quelque temps après¹; on se disposait à mettre le comble à la gloire de la Mère de Jésus en définissant sa Conception Immaculée, et voici que, dans le même temps, cette Tunique sacrée du Sauveur, qui a été tissée par les mains virginales de Marie, recevait à Rome même le plus glorieux témoignage de vénération !...

Enfin il est encore à la gloire de notre Relique deux faits que nous ne devons pas omettre. En reconnaissance du don précieux qu'il avait reçu, l'immortel Pie IX a fait adresser à M. le curé d'Argenteuil

1. Dans le *Mémorial catholique*, tom. XI, n° de février 1855, p. 54-55.

une des médailles d'argent frappées à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et semblables à celles qu'il a remises aux Évêques présents à Rome. C'est Mgr Vanden-Hecke, protonotaire apostolique et archidiacre de Saint-Symphorien, qui a apporté cette médaille à M. l'abbé Millet de la part de Sa Sainteté ¹. Un peu plus tard, c'est-à-dire en 1857, l'Église d'Argenteuil reçut une nouvelle marque particulière de la piété de notre saint et grand Pontife. Un magnifique cierge, béni le 2 février de cette année par le Pape, fut envoyé par les ordres de Pie IX à cette Église. C'est dans la semaine des Rameaux que ce don papal est arrivé à Argenteuil. Ce cierge, du poids de 4 kilos, et d'une hauteur de 1 mètre 50 cent., est orné de fleurs et d'arabesques parfaitement peintes. On y lit l'inscription suivante : PIUS NONUS SUMMUS PONTIFEX ECCLESIE PAROCHIALI ARGENTOLIENSI 2 FEBRUARII, 1857, D. D. ².

XV.

Tels sont les anneaux et les principaux faits de la Tradition de l'Église d'Argenteuil touchant sa possession plusieurs fois séculaire de la sainte Tunique

1. Voy. *Mém. cath.*, tom. XII, p. 73.

2. *Ibid.*, tom. XIII, p. 152.

de Jésus-Christ Notre-Seigneur et Rédempteur.

Comme on le voit, cette Tradition est des plus vénérables ; il en est peu qui offrent un tel ensemble de faits remontant si haut, et partout si parfaitement liés et suivis. Nous regrettons d'avoir été obligé d'abrégér beaucoup et de présenter des faits dépouillés des considérations qui les appuient, mais malgré cela, nous espérons que le simple résumé qu'on vient de lire suffira pour l'édification des fidèles et pour convaincre les esprits droits. Ajoutons, néanmoins, quelques remarques avant de terminer.

Il est un axiome du droit ecclésiastique qui porte : *Reliquiæ antiquæ habendæ sunt in ea veneratione in qua hactenus fuerunt*¹. Et un docte critique, Dom Mabillon, dit : « Là où la tradition est immémoriale et l'identité établie, la possession du culte est un titre solide, qui ne pourrait être détruit que par des preuves certaines et évidentes... La présomption, ajoute le savant Bénédictin, est en faveur des Reliques qui jouissent de ces avantages, car on ne les a pas exposées d'abord sans les avoir bien examinées. Les anciens canons le prescrivent... Il est donc de l'équité de juger en faveur de la possession, à moins que l'on n'ait de bonnes raisons d'en douter,

1. « On doit avoir pour les Reliques anciennes la vénération qu'on a toujours eue pour elles. » *Vid.* Ferraris, *De veneratione Sanctorum*, 61 ; Cavalieri, tom. V, p. 29 ; Benoît XIV, *De canoniz.*, lib. IV, cap. xxiv, 7, 8, 9.

mais des raisons précises, et non vagues et générales ¹. »

Or, qui ne comprend que notre Relique sacrée satisfait manifestement, et au delà, à ces principes canoniques et à ces règles d'une sage critique? Car, — et tout l'enchaînement historique le montre, — non-seulement notre Tradition est immémoriale, non-seulement l'identité de notre Relique a été plusieurs fois établie, mais encore cette Tradition est constante et continue; elle n'a pas été combattue par des preuves d'une plus grande autorité et qui méritent plus de croyance; elle a été approuvée, confirmée par le consentement unanime des Évêques, et enfin le culte rendu à la Tunique sainte, à Argen-teuil, a pour lui une possession de plus de mille ans. Que voudrait-on de plus, et quel fait historique présente plus de garanties?

Passons à un autre point. On a pu remarquer que toujours nous avons appelé *Tunique* le Vêtement sacré que nous avons le bonheur de posséder. C'est qu'en effet, dans les titres les plus importants qui forment la chaîne de notre Tradition, comme dans les annalistes les plus considérables qui en ont parlé, il est question de la Tunique de Notre-Seigneur. L'Office que l'on trouve dans les plus anciens

1. Dom Mabillon, *Lettre sur le discernement des anciennes Reliques*, in-12, 1700, p. 13, 32, 33 et passim.

Missels emploie aussi le nom de Tunique. De plus, la description que des chroniqueurs ont laissée de ce Vêtement glorieux, les enquêtes qui en furent faites du temps que l'Église d'Argenteuil le possédait en entier, et les plus antiques médailles, gravures ou tableaux que nous ayions rencontrés, nous font assez voir que c'est une Tunique, c'est-à-dire le Vêtement moins long que Notre-Seigneur portait immédiatement sur son Corps adorable. Il est vrai que quelques auteurs, et nous-même, se sont aussi servis indistinctement des expressions *Robe* et *Tunique* en parlant de notre Vêtement sacré, mais ce n'est là qu'une manière de s'exprimer, une concession faite à l'habitude ¹, qui ne tire point à conséquence.

C'est à Trèves que la longue Robe du Sauveur des hommes est conservée et honorée, ainsi qu'en fait foi la Tradition particulière de cette illustre Église. Cette Tradition est distincte de la nôtre et, par conséquent, elle ne l'infirmes en rien. Nous partons d'un point différent. Tous nos titres et l'inspection même de notre Relique prouvent que c'est la Tunique que possède l'Église d'Argenteuil. Quant à l'Église de Trèves, elle revendique la Robe, et l'ouvrage qui a été écrit dans ces dernières années sur cette sainte

1. Voir sur ceci notre ouvrage, p. viii de l'Introd., et notre écrit intitulé : *Des vêtements de N.-S. Jésus-Christ honorés dans l'Église d'Argenteuil, près Paris, et dans la cathédrale de Trèves*, in-8°, 1844, p. 15.

Robe ne laisse aucun doute à cet égard ¹. Voilà donc bien deux Traditions différentes et clairement établies. Or, deux Traditions qui ne se contredisent point sont respectables, suivant les règles de la critique ², et toutes deux conservent leur valeur propre, comme l'a compris un savant prélat, Mgr Mislin, Abbé mitré de Sainte-Marie de Deg en Hongrie, que nous aurons occasion de citer tout à l'heure.

Rien, d'ailleurs, n'est plus simple que ce fait de deux Églises ayant le bonheur et la gloire de posséder chacune un Vêtement différent du divin Sauveur. N'est-il pas positif, et par les usages des anciens Hébreux ³, et par les textes sacrés ⁴, que Jésus-Christ avait une Tunique qui recouvrait immédiatement la chair, une Robe ou Tunique plus ample qui était

1. Cet ouvrage a pour titre : *Histoire de la Robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, par J. Marx, profess. au grand Sém., trad. de l'allemand par Ch. Woyant, 1 vol. in-12, 1844.

2. V. le savant P. Honoré de Sainte-Marie, *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, 3 vol. in-4, tom. I.

3. Dans la *Bible de Vence*, édit. de 1821, tom. XII, p. 31 et suiv., *Dissertation sur les habits des anciens Hébreux*; voir aussi dans le *Cours d'Écriture sainte*, Migne, tom. III, col. 1025-29, 1250-54, et dans l'excellente *Introd. hist. et crit. aux Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, du savant M. l'abbé Glaire, au tom. II, p. 208 et suiv. 3^e édit., 1862.

4. Entre autres, au livre des *Juges*, xi, 35, et xiv, 12; au 1^{er} liv. des *Rois*, xviii, 4, etc.

par-dessus la Tunique et un Manteau qui recouvrait le tout? C'est ce que nous avons établi dans notre ouvrage, d'après plusieurs passages de l'Écriture et les meilleurs commentateurs¹. Aussi, sans répéter ce que nous avons dit à ce sujet, nous contenterons-nous d'apporter ici seulement deux ou trois autorités qui prouvent l'existence, chez les Hébreux, de plusieurs vêtements, et de présenter une courte observation tirée de faits analogues à la situation respective des Églises de Trèves et d'Argenteuil.

XVI.

Et d'abord, se peut-il trouver un texte plus net et plus décisif que ces mots de Saint Marc rapportant l'histoire de l'Hémorroïsse : « Jésus, dit-il, connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui, se retourna vers la foule et dit : *Qui est-ce qui a touché mes vêtements?* » *QUIS TETIGIT VESTIMENTA MEA*²? » Pour que l'Évangéliste emploie ici le pluriel, ne faut-il pas que Jésus-Christ ait eu plus d'un vêtement? Nous

1. Voy. liv. v, chap. vi.

2. *S. Marc*, v, 30 : cf., *S. Matth.*, ix, 20, et xiv, 31. Il y a encore d'autres textes, non moins explicites. Voy. *S. Matth.*, xvii, 2; *S. Marc.*, ix, 2; *S. Luc*, ix, 29.

pourrions, assurément, nous en tenir à ce texte sacré, mais écoutons quelques commentateurs.

Sur ce passage de Job : *Leur multitude consume mon vêtement, et ils m'environnent et me serrent comme le haut d'une tunique*¹, Dom Calmet dit : « On sait que la tunique était l'habit intérieur et qui couvrait immédiatement la chair, comme la chemise parmi nous. Ces tuniques étaient pour l'ordinaire sans couture et faites au métier, ayant seulement une ouverture par le haut, pour passer la tête². » Sur cet autre endroit de Saint Jean : *Simon Pierre ayant entendu que c'était le Seigneur, mit son habit, car il était nu, et il se jeta dans la mer*³, le docteur d'Alliodi donne cette explication : « C'est-à-dire qu'il était presque nu : il n'avait que l'habit de dessous, une chemise (ou tunique) ; sur cet habit de dessous, il mit promptement l'habit de dessus, la Robe, et il l'attacha avec une ceinture⁴. »

Et une autre autorité qui, si elle n'est pas celle d'un savant interprète, a du moins droit à notre respect et mérite toute considération, nous dit :

1. Job, xxx, 18.

2. Dom Calmet, *Comment. sur l'Exode*, xxviii, 4 ; *ibid.* sur S. Jean, xix, 25 ; sur les Juges, xiv, 12 ; voir aussi la *Bible de Vence*, édit., *ubi suprâ*, tom. II, p. 607, note 4.

3. S. Joann., xxi, 7.

4. *Nouv. comment.*, par le docteur d'Allioli, édit. 1853, tom. VIII, p. 617, sur S. Jean, xxi, note 8.

« Les archers ôtèrent à Notre-Seigneur son manteau, la ceinture à l'aide de laquelle ils l'avaient traîné et sa propre ceinture. Ils lui enlevèrent ensuite son Vêtement de dessus en laine blanche, et comme ils ne pouvaient pas lui tirer sa Tunique sans couture, que sa Mère lui avait faite, à cause de la couronne d'épines, ils arrachèrent violemment cette couronne de sa tête, rouvrant par là toutes ses blessures. Il n'avait plus que son court scapulaire de laine et un linge autour des reins. Le scapulaire s'était collé à ses plaies et Il souffrit des douleurs indicibles lorsqu'on le Lui arracha de la poitrine ¹. »

Nous citons la douce et sainte extatique de Dulmen, mais la Vénérable Marie de Jésus d'Agréda elle-même constate que Notre-Seigneur avait trois sortes d'habillements, savoir : « Une petite *Tunique intérieure* dont il se ceignait pour la décence, la *Tunique proprement dite*, qui était son habit extérieur, et un *manteau* ². »

1. *La douloureuse Passion de N.-S. Jésus-Christ*, d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich, religieuse Augustine du Couvent d'Agnetenberg à Dulmen, morte en 1824, trad. de l'allemand, par M. l'abbé de Cazalès, Vicaire général, 2^e édit., in-8°, 1836, p. 262.

2. *Voy. La Cité mystique*, et le 8^e article de Dom Guéranger sur cet ouvrage, inséré dans *l'Univers* du 26 septembre 1858; voy. aussi les Notes et commentaires sur *la Cité Mystique* que donne le R. P. Séraphin, Passioniste, dans son livre intitulé : *Grandeurs et apostolat de Marie*, ou *la Cité mystique, Révéla-*

Dans ces diverses autorités, il n'y a de différence que les noms donnés aux saints Vêtements, mais tout le monde s'accorde à en énumérer plusieurs. Ce que nous appelons la longue Robe, d'autres le nomment *Pallium*¹ ou vêtement à franges qui n'était, après tout, qu'une Robe plus ample que la Tunique intérieure. Eusèbe de Césarée parle, et cela *de visu*, d'une statue de Notre-Seigneur, érigée dans la ville de Panéade (autrement Césarée de Philippe), par l'Hémorroïsse de l'Évangile, comme monument de sa reconnaissance. Il dit qu'une plante inconnue ayant poussé au pied de cette statue d'airain, lorsqu'elle eut atteint la frange du *Pallium* du Sauveur, cette plante acquit une merveilleuse vertu, celle de guérir de tout mal ceux qui en faisaient usage². La

tion justifiée, etc., tom. III^e, 1862, p. 561. Il y a assurément, dans cet ouvrage, d'excellentes choses, et nous nous plaisons à lui rendre hommage. Mais, comme on a pu déjà le voir dans une précédente Note aux pages 67, 68, nous pourrions y relever certaines confusions et contradictions à l'endroit de notre sainte Tunique. Nous aurons occasion de remplir ce devoir ailleurs.

1. M. l'abbé J.-B. Pascal, *Notions sur le Pallium hébraïque et sur les vêtements du Sauveur et des Apôtres*, dans la *Voix de la vérité*, février 1849.

2. Eusèbe, *Histor. eccles.*, lib. vii, cap. xviii. « J'ai vu moi-même cette statue, dit Eusèbe ; et il ne faut pas s'étonner que les païens aient ainsi conservé la mémoire des bienfaits qu'ils avaient reçus du Sauveur. C'était leur coutume de laisser à la postérité ces marques de leur gratitude envers ceux qui

statue représentait donc le Vêtement plus ample dont nous parlons. Et c'est ainsi que sont costumées les images du Sauveur et des Apôtres Saint Pierre et Saint Paul sur un monument qui remonte au règne de Constantin et qui se conserve dans la Basili-

les avaient obligés. J'ai vu quantité de portraits du Sauveur, de Pierre et de Paul, qui se sont conservés de la sorte jusque en notre temps. » On sait qu'Eusèbe, Evêque de Césarée, vivait dans la première moitié du iv^e siècle. — Sozomène (*Histor. eccles.*, lib. v, cap. xx) et Philostorge (*Histor. eccles.*, lib. vii, cap. iii) rapportent que cette statue subsista jusqu'au temps de Julien l'Apostat. Astérius, Evêque d'Amasée, dont plusieurs écrits nous ont été conservés par Photius, parle aussi de la statue érigée par l'Hémorroïsse, et dit qu'elle a été enlevée par Galère Maximin, empereur avant Constantin (Photius, *Bibliotheca*, 1612, in-folio, p. 1507). Cependant Maximin ne détruisit point cette statue ; elle fut rétablie et placée dans le *diacanicum* de l'église, d'où elle a été tirée par Julien l'Apostat, traînée sacrilègement dans les rues et brisée. Julien la fit remplacer par la sienne, qui, peu après, fut frappée par la foudre. (Vid. Sozom, lib. v, cap. xxi, et Jac. Godefroy, *ad Philostorgum*, p. 276.) Théophylacte, un des auteurs qui nous assurent que notre sainte Tunique a été faite par Marie, fait aussi mention de la statue dont nous parlons, et Jean Malala entre à ce sujet dans les plus grands détails (Théophylacte *in Lucam* ; Joann. Malala, *Chronographia*, Oxon., 1691, in-8°, p. 305). Enfin, au xviii^e siècle, le P. Tirin a recueilli avec amour et avec confiance tous les échos de cette tradition. (Tirin, *Commentarius in sacram Scripturam*, Lyon, 1702, in-fol., tom. II, p. 3 et seqq.) — Voir sur tout ceci notre *Dictionnaire de l'Histoire universelle de l'Eglise*, article HÉMORROÏSSE, tom. IV, col. 1174-75, édit. Migne.

que Vaticane. On pourrait même invoquer au besoin les antiques peintures des Catacombes. Mais, quels que soient les noms que l'on donne aux Vêtements du Sauveur, une chose, nous le répétons, reste certaine, évidente : c'est qu'il en avait plusieurs, et c'est là, pour notre thèse, le point essentiel.

Faisons observer aussi qu'il n'y a pas que Trèves et Argenteuil qui soient dans le cas de posséder chacune un Vêtement différent de Jésus-Christ. Ce même fait existe dans d'autres Églises pour d'autres Reliques aussi précieuses. Ainsi, pour en citer un exemple direct à notre sujet, Aix-la-Chapelle et Chartres ont chacune l'insigne avantage de conserver une Tunique de la Très-Sainte Vierge dans le Trésor de leurs Reliques, et cela sans que la Relique d'Aix-la-Chapelle offusque en rien la gloire de Notre-Dame de Chartres, et réciproquement. Il est vrai que plusieurs savants¹ penchent du côté de ceux qui ne

1. Entre autres, M. Floss, professeur à Bonn, *Geschichtliche Nachrichten über die Aachener Heiligthümer*. Bonn, 1855. — Les origines de la Tradition de Chartres paraissent être les mêmes que celles d'Argenteuil. La Tunique de la Très-Sainte Vierge fut donnée à Charlemagne par les empereurs de Constantinople, et ce fut Charles-le-Chauve qui la donna à l'Église de Chartres, vers l'an 877, c'est-à-dire soixante dix-sept ans après que Charlemagne eut fait présent de la sainte Tunique de Notre-Seigneur au Monastère d'Argenteuil dans la personne de sa fille Théodrade. Mais nous n'avons pas à écrire l'histoire de la précieuse Relique de l'Église de Chartres. On peut con-

voient dans la Relique de Chartres que le Voile de la Sainte Vierge. Ce serait toujours là, certes, une bien précieuse Relique, et très-grands seraient l'honneur et le bonheur de la posséder ! Mais les Églises de Chartres et d'Aix-la-Chapelle peuvent bien être enrichies chacune d'une Tunique de la Mère de Dieu, et cela, en partie, par les mêmes raisons qui font que Trèves et Argenteuil possèdent, l'une la Robe, et l'autre la Tunique du divin Sauveur, c'est-à-dire, en définitive, parce que Marie, Elle aussi, n'eut pas qu'une seule tunique.

C'est ce que fait remarquer un judicieux auteur¹ dont nous acceptons pleinement les observations au sujet des Reliques de Chartres et d'Aix-la-Chapelle : « Pour nous, dit-il, nous ne savons nullement pour quelle raison l'authenticité de l'une serait éclipsée par celle de l'autre. La propreté exigeait, sans doute, la pluralité de semblables tuniques, qui se portaient sur la peau, et dès lors l'appellation vulgaire de *sainte chemise* ², par laquelle on désignait la Relique

sulter sur elle la *Parthénie* ou Histoire de la ville de Chartres par Sébastien Rouillard, 1609, et surtout le beau et érudit *Discours de M^{sr} l'Évêque de Poitiers à l'occasion du couronnement de Notre-Dame de Chartres, le xxxi mai mdccclv*, in-8°, 1855, p. 13 et suiv.

1. M. l'abbé N.-J. Cornet, *Les saintes Reliques d'Aix-la-Chapelle*, in-12, 1860, p. 21. »

2. Cette appellation n'eut lieu, paraît-il, que vers le x^e siè-

tant à Chartres qu'à Aix-la-Chapelle, a pour elle toute la force probante d'une antique Tradition incontestée jusqu'aux derniers temps. Il faut plus que des hypothèses pour ébranler un fait de ce genre. Nous pensons également que l'argument tiré de la pauvreté de la Sainte Vierge, pour nier l'authenticité de la Relique de Chartres, qui est en soie, est de peu d'importance. Car, malgré la déchéance de sa famille, la fille de David pouvait être certainement en possession d'un de ces vêtements rappelant quelque souvenir religieux qui se transmettait de génération en génération, comme cela se fait encore de nos jours dans les familles chrétiennes ¹. »

Le même auteur fait encore l'observation suivante, qui, comme chacun le comprendra aisément, s'applique aussi bien aux Traditions de Trèves et d'Argenteuil qu'à celles de Chartres et d'Aix-la-Chapelle : « Jusqu'à ce que les savants puissent produire à la lumière des faits authentiques qui anéantissent des Traditions de part et d'autre si universelles selon les temps et les lieux, nous continuerons à ajouter foi à la croyance tant de fois séculaire, laquelle nous dit qu'*Aix-la-Chapelle et Chartres sont*

cle, et plusieurs auteurs pensent que ce nom dut naturellement être appliqué à cette sainte Tunique parce qu'elle tenait lieu, chez les anciens, de ce vêtement que nous appelons *chemise*.

1. M^{re} de Poitiers présente le même et très-juste argument dans son Discours, *ubi supra*, p. 13, note 2.

l'une et l'autre en possession d'une sainte Tunique de la Bienheureuse Vierge Marie ¹. »

Il est inutile d'insister davantage sur tout ceci. Chacun fera de soi-même le rapprochement naturel qui existe entre ces faits et ceux qui concernent les Églises de Trèves et d'Argenteuil. Les conséquences qui en résultent sont les mêmes. Au surplus, le prélat que nous avons nommé un peu plus haut ², M^{sr} Mislin, tout en offrant aussi quelques divergences quant aux noms des vêtements des Hébreux, n'en reconnaît pas moins qu'ils en portaient plusieurs, et rend surtout un éclatant hommage aux Traditions de Trèves et d'Argenteuil. Voici ses propres paroles, extraites de son bel ouvrage sur les *Lieux Saints* ³ ; elles sont concluantes et couronnent parfaitement tout ce que nous venons de dire : « L'habillement des Hébreux était composé de plusieurs pièces : ils portaient un *manteau* (simla), une *tunique* (chetoneth), souvent par-dessous une espèce de *chemise* (sadin) et un *caleçon* (michrasim). C'est encore le costume de la plupart des Orientaux. On vénère aujourd'hui à Trèves et à Argenteuil une Robe et une Tunique qui sont probablement le *sadin* et la chetoneth, ou peut-être une *tunique supi-*

1. M. l'abbé N.-J. Cornet, *op. cit.*, p. 22.

2. Au chap. xv, p. 86.

3. *Les saints Lieux, pèlerinage à Jérusalem*, etc. 2^e édit., 3 vol. in-8°, 1858, tom. II, p. 257.

rieure appelée *meil* ; ce qui est moins probable cependant, car le *meil* n'était qu'à l'usage du Grand-Prêtre et des personnes riches ¹. » Ainsi, dès qu'il est hors de doute qu'il y avait chez les Hébreux plusieurs sortes de vêtements, et lorsqu'à ce fait on ajoute cette considération que le Sauveur respectait les coutumes du peuple juif, comme l'atteste même l'Évangile, on s'explique facilement la présence simultanée de Vêtements sacrés du Fils de Dieu dans diverses Églises ² : tout s'éclaircit et se concilie ; on

1. « Voy. J. Braun, *De vestitu sacerdotum hebræorum* ; et pour les Reliques de Trèves et d'Argenteuil : J. Marx, *Histoire de la Robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, et L.-F. Guérin, *La sainte Tunique, recherches sur cette Relique et sur le Pèlerinage d'Argenteuil*. » (Note de M^{re} Mislin, loc. cit.)

2. Nous disons *diverses Églises*, car, outre celles de Trèves et d'Argenteuil, l'insigne Basilique de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, possède également l'un des Vêtements de Notre-Seigneur. Le diacre Jean (au iv^e chap. de son ouvrage), cité par Pavinius (*De septem præcipuis urbis Romæ basilicis*, p. 185 et seqq.), énumérant les Reliques de cette Basilique, dit que l'on y conserve « le linge avec lequel Jésus essuya les pieds des disciples, le manteau d'écarlate, le voile qui lui fut posé sur la tête ; » et l'Inscription en mosaïque placée dans la tribune au temps du Pape Nicolas IV (mort en 1292) indique, de plus : « une chemise de lin faite à Notre-Seigneur par la Sainte Vierge. » La même Inscription mentionne également « une partie des Vêtements et des cheveux de la Sainte Vierge. » — Voy. *Les sept Basiliques de Rome*, par M. le baron Th. de Bussièrre, 2 vol. in-8°, 1845, tom. 1, p. 419, 420.

comprend comment les Traditions de Trèves et d'Argenteuil ne se contredisent point, et l'on ne peut refuser de reconnaître que toutes les deux sont dignes de vénération.

XVII.

Et maintenant que nous avons pu apprécier la suite des témoignages de notre Tradition particulière ; maintenant que nous savons la piété des fidèles, depuis l'humble Hémorroïsse¹ et les premiers chrétiens jusqu'à nos jours, envers la Tunisie sacrée ;

1. L'Hémorroïsse dont l'Évangile nous raconte l'histoire (*S. Luc*, VIII, 43 et seqq.) est, en effet, la première qui ait vénéral notre sainte Relique. C'est ce que fait aussi remarquer un auteur en traitant du culte des Reliques en général : « Cette pauvre Hémorroïsse, dit-il, qui, pleine de confiance, vint toucher le bord du Vêtement de l'Homme-Dieu, ne faisait autre chose que vénérer cette Relique du Rédempteur. Si cette action avait été répréhensible, il y avait lieu ici de protester : au lieu de cela, le Sauveur récompense sa foi en lui rendant la santé. » (M. l'abbé N.-J. Cornet, *Les saintes Reliques d'Aix-la-Chapelle*, in-12, 1860, p. 12.) — Et M. l'abbé Milochau, dans son pieux et savant Opuscule intitulé : *La Vierge de Saint Luc à Sainte-Marie-Majeure*, in-8°, 1862, p. 11 et 12, dit de son côté : « Loin de condamner la piété de l'Hémorroïsse qui lui élevait une statue de bronze dans sa ville natale, le Sauveur la sanctionne par un miracle permanent, » c'est-à-dire par le miracle que constate Eusèbe de Césarée et que nous avons rappelé plus haut, chap. XVI, p. 90 et 91.

maintenant que nous avons vu ce qu'ils ont réalisé en son honneur dans le cours des âges, et que nous connaissons les grâces et les bienfaits qui découlent de la présence de ce précieux *Palladium* au milieu de nous ; en un mot, maintenant que toutes les voix des siècles se sont élevées, comme en un concert harmonieux, pour faire entendre l'hymne de louanges et de bénédictions à la gloire de notre Relique *insigne*, que ferons-nous, à notre tour, nous fidèles chrétiens de ce temps ?

Ah ! sans doute, comme nos frères dans la foi, comme tant d'âmes pieuses qui nous ont précédés, nous voudrions environner aussi le Vêtement sacré de nos hommages et lui donner des marques d'amour. Eh bien ! voici qu'une occasion favorable se présente : nous avons aujourd'hui une obligation que n'eurent pas nos pères. Un nouveau Temple, qui doit désormais abriter la Tunique de Jésus, s'élève et réclame notre dévouement ; il nous faut en faire un Sanctuaire digne de la gloire qui l'attend, c'est-à-dire lui procurer une ornementation en rapport avec la Relique *insigne* qu'il va renfermer.

C'est ce que demande de nous le pieux et zélé curé d'Argenteuil dans l'Appel qu'il vient d'adresser à toutes les âmes chrétiennes ; c'est la recommandation spéciale que nous fait M^{sr} Mabile, l'éminent Evêque de Versailles, qui, en quelques lignes de sa plume éloquente, a mis le sceau aux Actes de ses

prédécesseurs en faveur de notre Relique bien-aimée. Écoutons ses paroles : « L'Église d'Argenteuil, dit-il, « possédant une Relique si précieuse, possède par « cela même un titre qui la recommande tout particulièrement à notre attention. Nous espérons que les « pieux fidèles s'empresseront de répondre à l'Appel « de M. le curé, et de l'aider par leurs offrandes à « orner dignement ce Sanctuaire si vénérable¹. »

Oui, répondons tous à cet Appel et donnons surtout, en nos jours attristés par tant de scandales et de douleurs, donnons à Jésus et à Marie cette marque de fidélité... Est-il une œuvre plus capable d'attirer tous les cœurs ? quel chrétien ne voudra y prendre part ? quel fidèle refusera d'apporter son généreux tribut pour l'embellissement du Sanctuaire qui va recevoir la Tunique sainte que Marie tissa de ses mains très-pures et que son divin Fils teignit de son Sang sur le Calvaire ? Relique, par là même, doublement précieuse, auprès de laquelle nulle douleur n'est sans joie, nulle peine sans consolation, nulle misère sans guérison !

Et non-seulement tous les maux qui viennent de la chute et qui nous affligent dans cette vie d'épreuve trouvent leur remède à l'ombre de la Tunique du Sauveur, mais il en ressort aussi de hautes et fécondes leçons dont nous devons savoir profiter,

1. Approbation de M^{sr} l'Évêque de Versailles, en date du 27 octobre 1863, apposée à la Circulaire de M. le curé d'Argenteuil.

car, comme la Croix et avec elle, elle est une École sublime pour qui sait pénétrer l'esprit du culte que l'Église lui rend.

Là, en effet, en présence de ce glorieux trophée des scènes sanglantes de la Passion, nous acquérons la science par excellence dont parle Saint Paul ¹. En nous redisant les humiliations, les souffrances et l'amour infini de notre divin Rédempteur, cette Tunique sacrée est par excellence la Relique de toutes les afflictions, de tous les sacrifices, de tous les martyres, surtout des douleurs et des persécutions de la sainte Église. Elle nous apprend comment nous devons les supporter et les vaincre par l'humilité, la patience, l'esprit de pauvreté, l'abnégation, la charité, et elle nous fait comprendre que l'on ne peut arriver sûrement au triomphe définitif qu'en passant d'abord, comme le Christ, par la voie royale de la Croix, par le Calvaire. *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* ²?

Le Prophète nous rappelle cet enseignement en peu de mots : « *Misit me... ut darem eis... pallium laudis pro spiritu mœroris*. Il m'a envoyé pour leur donner un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé ³. » Tous les Pères s'accordent à dire qu'Isaïe parle ici de Jésus-Christ venu pour nous racheter

1. I. Cor., II, 2.

2. S. Luc, XXIV, 26.

3. Isaïe, LXI, 1-3.

par les souffrances de sa Passion et par sa mort, et nous voyons d'ailleurs, dans l'Évangile, que Notre-Seigneur s'est appliqué à lui-même ces paroles du Prophète ¹. Or, comment le divin Sauveur nous donnera-t-il *un vêtement de gloire* au lieu d'un *esprit affligé*, c'est-à-dire au lieu des peines qui attendent ceux qui ne veulent pas le suivre, si ce n'est par notre application à l'imiter en tout, à vivre comme Lui dans les humiliations et à supporter patiemment et persévéramment les misères de la vie présente? « S'il y avait eu quelque chose de meilleur et de plus utile pour le salut des hommes, Jésus-Christ nous l'aurait sans doute appris par ses paroles et par son exemple ². » Au contraire, nous voyons « que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu ³, » et c'est là ce *vêtement de gloire* que Jésus-Christ est venu nous apporter et que nous pouvons tous acquérir; c'est là le Ciel que nous devons attendre et désirer ardemment, et que nous ne pouvons obtenir qu'en passant par les épreuves dont notre Tunique sacrée nous offre l'éloquent et vivifiant résumé.

Honorons donc, glorifions cette Relique si vénérable; donnons de grand cœur tout ce que nous pourrions pour que son Sanctuaire soit digne d'elle. Mais,

1. *S. Luc*, iv, 16-21.

2. *De Imit. Jesu Christi*, lib. II, cap. XII, 15.

3. *Act. Apost.*, xiv, 21.

en même temps et par-dessus tout, n'oublions pas de recueillir précieusement et de mettre en pratique les enseignements qu'elle nous donne. *Cujus inestimabilis odor erat nimis in Vestimentis ejus*, nous dit la sainte Liturgie. Ah ! laissons-nous attirer par ce parfum suave qu'exhalent les Vêtements de l'Époux de nos âmes, c'est-à-dire, soyons humbles, doux, purs, miséricordieux, et marchons uniquement dans les voies de Jésus seul, par Marie Immaculée ; de Jésus et Marie, vers qui nous devons tendre et graviter incessamment, afin de mériter, au jour de l'Avénement bienheureux, d'être du nombre de ceux qui, dit Saint Jean en son *Apocalypse*, n'ayant point souillé leurs vêtements au contact du Monde de péché, suivront l'Agneau revêtus de gloire : *Et exercitus qui sunt in cælo sequebantur eum, vestiti byssino albo et mundo... Fiat!... Veni, Domine Jesu !*



PRIÈRE.

INDULGENCES ET APPROBATIONS ÉPISCOPALES.

N. B. Nous insérons ici la Prière qui se dit, dans l'église d'Argenteuil, devant la sainte Tunique, tous les vendredis et à toutes les fêtes de l'insigne Relique. On attribue cette Prière à M. l'abbé Gaidechen, curé d'Argenteuil, auquel on doit, comme nous l'avons marqué plus haut, p. 72, le rétablissement du culte de la sainte Tunique après la Révolution. Ce digne ecclésiastique était prêtre bachelier de la maison de Sorbonne et mourut à 85 ans, en 1837, curé de l'Abbaye-aux-Bois, à Paris. — Nous donnons également ici l'indication des Indulgences accordées par les Papes Innocent X, Pie VII et Grégoire XVI, et des Approbations épiscopales. (Voy. notre Opuscule intitulé : *Neuvaine en l'honneur de la sainte Robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ, révérée à Argenteuil*, 1 vol. in-18, 1844.)

ORAISON A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE TUNIQUE.

Cette femme... disait en elle-même : Si je touche
seulement son vêtement, je serai guérie.

S. Matth., ix, 21.

Mon Seigneur et mon Dieu ! ô vous dont la vertu s'est déployée dans la guérison des malades, vous qui avez redressé les boiteux, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets ; vous qui avez guéri les infirmités les plus affligeantes par le seul attouchement de votre Tunique ; persuadé de votre éternel pouvoir sur la vie et sur la mort, humblement prosterné devant cette Tunique sacrée qui couvrit autrefois votre humanité sainte ; pénétré de la foi la plus vive, de la confiance la plus entière et de l'amour le plus tendre, j'ose vous adresser la prière éloquente des sœurs de Lazare, justement alarmées de l'état de leur frère : *Seigneur*, vous dirai-je avec elles, *celui que vous aimez est malade*. Ayez pitié de moi, ô Jésus ! selon votre grande miséricorde. Jetez un regard paternel sur votre enfant : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir*. Exaucez mes vœux et faites que j'éprouve l'heureux effet de votre toute-puissance. O Sou-

verain Maître de la nature, dites-moi comme au lépreux : *Je le veux, soyez guéri.*

Mais, Seigneur, je sais que toutes les infirmités humaines ont leur source dans le péché. Puis-je donc vous demander la guérison de mon corps, sans vous supplier de m'accorder aussi la guérison des maladies de mon âme ?

O Jésus ! fils de David, faites que je voie... mes péchés et votre bonté, mes ingratitude et votre amour, votre justice et votre miséricorde.

O charitable Médecin ! guérissez ma surdité ; faites que je vous entende et que j'écoute avec docilité les leçons de votre Évangile ; ne permettez plus que je sois sourd à vos divines inspirations, ni aux remords de ma conscience.

O mon Créateur ! déliez ma langue, depuis si longtemps muette ; faites qu'elle chante désormais vos louanges : que ma voix défende votre Loi sainte, méconnue et violée ; que je parle distinctement, pour confondre les projets désastreux de l'impiété et de l'irréligion.

O mon Rédempteur ! vous avez redressé *une femme qui, depuis dix-huit ans, était courbée* vers la terre. Comme elle, hélas ! je suis fatigué de mon état. Toujours courbé vers la terre, je ne vois que les avantages et les richesses de la terre, je ne poursuis que les plaisirs et les voluptés de la terre. O vous qui êtes le *bon Pasteur* ! éclairez mon esprit, touchez mon cœur ; faites que mes soupirs s'élèvent désormais jusqu'à vous ; accordez-moi de contempler le céleste héritage de vos élus, et de découvrir de loin cette éternelle patrie dont je veux faire à tout prix la conquête.

O mon tendre Père ! secondez mes faibles efforts ; aidez-moi à marcher et à parvenir enfin jusqu'à vous ; distinguez-moi de la foule qui vous environne, et si vous daignez guérir les infirmités de ce corps, qui bientôt ne sera plus que cendre et que poussière, ah ! je vous en conjure, à ce premier miracle ajoutez-en un second plus

excellent encore : guérissez, ô mon Dieu ! toutes les plaies de mon âme, par la grâce d'un sincère repentir ; convertissez mes yeux en sources de larmes, et donnez-moi les dispositions de ce paralytique de votre Évangile, à qui vous fîtes entendre autrefois ces paroles consolantes : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.*

Ainsi soit-il !

INDULGENCES ET AVIS AUX FIDÈLES.

I.

Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, de la *Confrérie de la sainte Tunique de Notre-Seigneur*, qui, confessés et communisés, visiteront l'église paroissiale d'Argenteuil, les fêtes de l'Invention du corps de Saint Denis, de l'Invention de la sainte Croix, de l'Ascension de Notre-Seigneur, de l'Exaltation de la sainte Croix, les lundis de Pâques et de Pentecôte, y adresseront à Dieu de ferventes prières pour l'Exaltation de la sainte Église, notre mère, l'extirpation des hérésies, etc., gagneront les Indulgences accordées par le Pape Innocent X, et confirmées, le 29 avril 1804, par Son Eminence Monseigneur le Cardinal Caprara, légat à latere de notre très-saint Père le Pape Pie VII, en France.

Par acte du 48 mai 1804, Mgr Louis Charrier de la Roche, premier Évêque de Versailles, a permis que la Relique de la sainte Tunique de Notre-Seigneur, conservée en l'église paroissiale d'Argenteuil, y fût publiquement exposée à la vénération des fidèles.

Approbation de Mgr Blanquart de Bailleul.

De tout ce que dessus avons pris une juste connaissance, et certifions l'authenticité. — A Versailles, le 5 août 1842.

† L. M. Év. de Versailles.

Par mandement, GUET, Chan. Secrétaire.

II.

1° Par un Bref de notre saint Père le Pape Grégoire XVI, en date du 18 avril 1845, et visé par Mgr Gros, Evêque de Versailles, une Indulgence plénière à perpétuité a été accordée à tous les fidèles qui, confessés et communiés, visiteront l'église paroissiale d'Argenteuil le lundi de la Pentecôte ou l'un des jours de l'Octave, et y prieront aux fins ordinaires ; 2° Par un Bref du même jour, une Indulgence plénière a été accordée aux mêmes conditions pour un vendredi par mois au choix de chaque fidèle.

Le jour spécialement consacré au culte de la sainte Tunique est le vendredi. Ce jour-là les messes sont célébrées devant la sainte Relique, à l'intention des associés de la Confrérie de la sainte Tunique de Notre-Seigneur.

Par ordonnance de Mgr Gros, Evêque de Versailles, le 4^{er} vendredi de chaque mois, ainsi qu'à quinze autres jours de l'année, la dernière messe est célébrée à l'intention des personnes qui auront fait une offrande particulière.

Tous les vendredis, immédiatement après la messe de 9 heures et demie, on fait les stations du Chemin de la Croix, et l'on donne à vénérer aux fidèles la Relique sacrée. C'est une cérémonie des plus édifiantes et des plus touchantes pour la piété.

24 AP 65

TABLE SOMMAIRE DES CHAPITRES.

AVANT-PROPOS. Occasion et but de cet Opuscule.....	5
I. Le culte des saintes Reliques est en harmonie avec les sentiments intimes de l'Âme humaine. De diverses Reliques de N.-S. et de la Très-Sainte Vierge.....	11
II. La Relique que possède l'Église d'Argenteuil est une Relique <i>insigne</i> . Elle y est vénérée depuis des siècles.....	18
III. Que la sainte Tunique a été tissée par Marie.....	20
IV. De la tradition écrite concernant la sainte Tunique d'Argenteuil. Soins des premiers chrétiens à recueillir les Reliques du Sauveur. La Tunique de N.-S. est portée dans une ville de Galatie. Conjectures sur l'époque de cette Translation.....	27
V. La sainte Tunique est emportée à Zaphat ou Jaffa.....	
VI. Elle est solennellement portée, au VI ^e siècle, à Jérusalem...	40
VII. Emportée en Perse, avec la vraie Croix, en 614, elle est remplacée, en 627, à Jérusalem; puis deux fois portée à Constantinople, d'où elle est tirée pour être offerte à Charlemagne qui la donne, en 800, à sa fille Théodrade, Abbessse du Monastère d'Argenteuil.....	42
VIII. La donation de la Tunique faite à Charlemagne est attestée par plusieurs auteurs. Preuves et données historiques à ce sujet.....	45
IX. Quelques mots sur le Monastère d'Argenteuil, placé sous le vocable de Notre-Dame-d'Humilité. Touchantes harmonies de ce titre. L'Autel privilégié de Notre-Dame-d'Humilité dans l'Église d'Argenteuil.....	52

X. Le Monastère d'Argenteuil est ruiné, en 857, par les Normands. La sainte Relique sauvée de la main de ces Vandales est cachée; son heureuse et providentielle Invention, en 1156. Nombreux et importants témoignages historiques sur ce point.....	58
XI. Honneurs rendus à la sainte Tunique de Notre-Seigneur, depuis l'époque de sa miraculeuse Invention, jusqu'aux désastres de la Révolution française.....	65
XII. Rétablissement du culte de la sainte Tunique après la Révolution.....	72
XIII. Divers faits concernant notre Relique depuis le rétablissement de son culte jusqu'à l'époque présente.....	74
XIV. Témoignages de piété de Sa Sainteté Pie IX envers la Tunique du Sauveur.....	78
XV. Que la Tradition de l'Eglise d'Argenteuil, touchant sa possession plusieurs fois séculaire de la Tunique sacrée, est fondée. La sainte Robe de N.-S. conservée dans la cathédrale de Trèves.....	82
XVI. Comment les deux Traditions de Trèves et d'Argenteuil sont également fondées et ne se contredisent point. Preuves et témoignages à cet égard.....	87
XVII. Résumé et conclusion. Enseignement qui ressort du culte de notre glorieuse Relique.....	97
Nota Bene.....	103
Oraison à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur de la sainte Tunique.....	103
Indulgences et avis divers aux fidèles.....	105

24 AP 65

PUBLICATIONS

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE TUNIQUE

QUI SE TROUVENT A LA SACRISTIE D'ARGENTEUIL.

LA SAINTE TUNIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, RECHERCHES RELIGIEUSES ET HISTORIQUES SUR CETTE RELIQUE ET SUR LE PÈLERINAGE D'ARGENTEUIL, par M. L.-F. GUÉRIN, auteur de plusieurs ouvrages religieux, membre de l'Académie de la Religion catholique de Rome, etc. — 1 vol. in-18 de 408 pages; 2^e édition, revue et augmentée du récit de la Translation solennelle de la Relique, faite par M^{gr} l'évêque de Versailles.

NEUVAIN EN L'HONNEUR DE LA SAINTE TUNIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par *le même*. 1 vol. in-18 de 104 pages.

DES VÊTEMENTS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, HONORÉS DANS L'ÉGLISE D'ARGENTEUIL ET DANS LA CATHÉDRALE DE TRÈVES, par *le même*. Brochure in-8°.

N. B. — On trouve également, à la Sacristie d'Argenteuil, des Prières, des Images, Médailles, en cuivre et en argent, à l'usage des membres de la Confrérie de la Sainte Tunique et de tous les pieux fidèles.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

19
CH

